



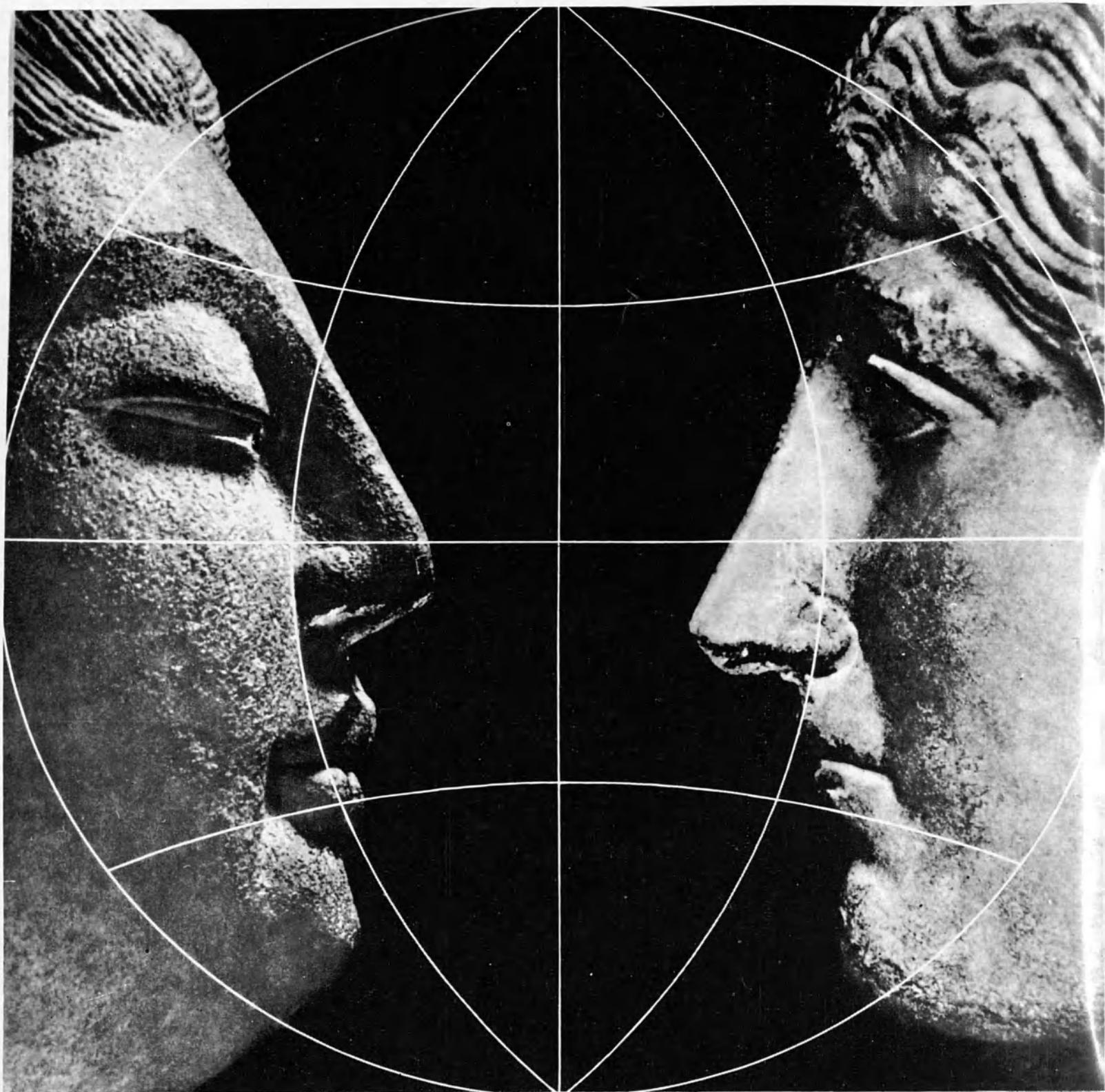
UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE

Le Courrier



Orient Occident

DECEMBRE
1958
(11^e année)
France : 50 fr.
Belgique : 10 fr.
Suisse : 0,75 fr.



L'ORIENT ET L'OCCIDENT face à face sont symbolisés par deux têtes sculptées de l'antiquité, l'une hindoue, l'autre grecque, sur l'affiche annonçant une Semaine spécialement consacrée par la Pologne à la compréhension de l'Orient. Cette campagne — organisée par la Commission Nationale Polonaise pour l'Unesco et à laquelle la presse, la radio et la TV nationales participèrent — fut marquée par plus de deux cents conférences et causeries ainsi que par des expositions d'art et de littérature orientales. Au Musée National de Varsovie eut lieu une exposition sur l'évolution du livre et de l'écriture en Orient. Au Club International de la Presse, les visiteurs purent admirer la dernière en date des expositions artistiques itinérantes de l'Unesco consacrée aux œuvres des plus grands aquarellistes d'Orient et d'Occident. La semaine polonaise Orient-Occident constitue un exemple des nombreuses manifestations et activités organisées par les Etats Membres de l'Unesco dans le cadre du projet majeur de l'Organisation relatif à l'appréciation mutuelle des valeurs culturelles de l'Orient et de l'Occident. (Voir page 20 un article sur ce projet majeur.)



DÉCEMBRE 1958
XI^e ANNÉE

N° 12

SOMMAIRE

PAGES

- 3 **EDITORIAL**
- 4 **LE CHAUVINISME CULTUREL EST RÉVOLU**
par Sarvepalli Radhakrishnan
- 7 **ORIENT et OCCIDENT**
peuvent-ils se comprendre ? par Georges Fradier
- 10 (2) **COMME LES INDIVIDUS, LES PEUPLES**
ne peuvent se comprendre qu'à égalité.
- 12 (3) **LES AVENUES QUI MÈNENT VERS L'ORIENT**
ne sont ni fermées ni secrètes.
- 18 **DANSES D'ENFANTS A BALI**
- 20 **LE PROJET MAJEUR DE L'UNESCO**
un effort systématique de dix ans, par Jacques Havet
- 22 **L'OCCIDENT DEVRAIT OUBLIER**
et l'Orient se souvenir, par Charles Ammoun
- 26 **DEUX CIVILISATIONS, UNE MÊME CRISE**
par le Professeur K. Erdmann
- 28 **TOUS LES HOMMES SONT FRÈRES**
Hommage de l'Unesco au Mahatma Gandhi
- 30 **LE MONDE EST FATIGUÉ DE LA HAINE**
Choix de pensées de Gandhi
- 32 **NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT**
- 33 **VITTORINO VERONESE,**
nouveau Directeur général de l'Unesco.
- 34 **LATITUDES ET LONGITUDES**
Nouvelles de l'Unesco et d'ailleurs

**Mensuel publié par :**

L'Organisation des nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture

Bureaux de la Rédaction :Unesco, Place de Fontenoy, Paris-7^e, France**Directeur-Rédacteur en Chef :**

Sandy Koffler

Secrétaires de rédaction :

Édition Française : Alexandre Leventis

Édition Anglaise : Ronald Fenton

Édition Espagnole : Jorge Carrera Andrade

Édition russe : Veniamin Matchavariani

Maquettiste :

Robert Jacquemin

Ventes et distribution :Unesco place Fontenoy, Paris-7^e.

Belgique : Louis de Lannoy, 47, rue du Midi, Bruxelles.



Sauf mention spéciale de copyright, les articles et documents paraissant dans ce numéro peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés de la mention : Reproduit du « Courrier de l'Unesco ». Les articles ne doivent pas être reproduits sans leur signature.

Les manuscrits non sollicités peuvent être retournés à condition d'être accompagnés d'un coupon-réponse international.

Les articles paraissant dans le « Courrier de l'Unesco » expriment l'opinion de leurs auteurs, non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la rédaction.

Abonnement annuel au « Courrier de l'Unesco » : 500 frs fr. ; 100 frs belges ; 6,50 frs suisses ; 10/- ; \$ 3.00 par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, place de Fontenoy PARIS. MC 58-1-131 F



Ceux qui ont résolu une bonne fois d'écouter de la musique indienne, balinaise ou proche-orientale, au lieu de se borner aux préjugés paresseux du genre « mélodie monotone » et « quarts de tons bizarres », s'aperçoivent qu'ils entrent dans un univers sonore dont les beautés ne sont pas plus rebelles que d'autres. Pour tout ce qui est culture de l'Orient, encore faut-il franchir le seuil et suspendre son jugement en attendant d'avoir lu, vu, écouté et compris. Ainsi, ainsi seulement, l'Occident pourra comprendre l'Orient. La photo ci-dessus représente une jeune danseuse de Bali (voir pages 18-19).

Photo © Oliver Wackernagel, Bâle

La confrontation des valeurs culturelles de l'Orient et de l'Occident, la recherche des fondements d'une compréhension approfondie entre les peuples de ces deux parties du monde, n'ont cessé de susciter la réflexion des hommes de notre époque. Les modifications intervenues au cours des dernières années dans les relations de tous ordres qui existent entre ces peuples, la nécessité reconnue par toutes les nations de vivre en commun et de donner à leurs relations pacifiques les fondements spirituels qui sont nécessaires à leur solidité, n'ont fait que souligner l'importance de ce mouvement de réflexion, et que renouveler en partie les termes du problème.

Le problème de la compréhension mutuelle entre l'Orient et l'Occident se situe au confluent de deux ordres de questions : questions de valeurs culturelles, dont les données sont relativement stables, et questions de relations entre peuples, dont les termes et les conditions psychologiques sont en pleine évolution.

En encourageant, sous le signe du Projet majeur Orient-Occident, les discussions et les confrontations entre l'Orient et l'Occident, l'Unesco s'appuie donc sur un mouvement d'intérêt déjà très vivant. Elle lui offre un foyer et un centre de référence. Elle se garde de séparer artificiellement les deux ordres de questions — culturelles et psychologiques — dont il s'agit ci-dessus. Enfin, elle appelle à une réflexion en commun les hommes les plus lucides de l'Orient et de l'Occident, dont la participation aux mêmes réunions de travail et d'étude, dans un climat de totale liberté intellectuelle, met en évidence le caractère « mutuel » de cette appréciation que l'Unesco entend développer.

Il est significatif que les entretiens et autres entreprises réalisés en exécution du programme même de l'Organisation, et ceux dont différents Etats membres prennent l'initiative, participent de ce même esprit et se réclament des mêmes principes : développer une étude intellectuelle « en profondeur » de questions de portée générale ; et en même temps acheminer les esprits vers la compréhension sympathique de réalités étrangères dont l'accès est parfois barré par le préjugé ou le ressentiment.

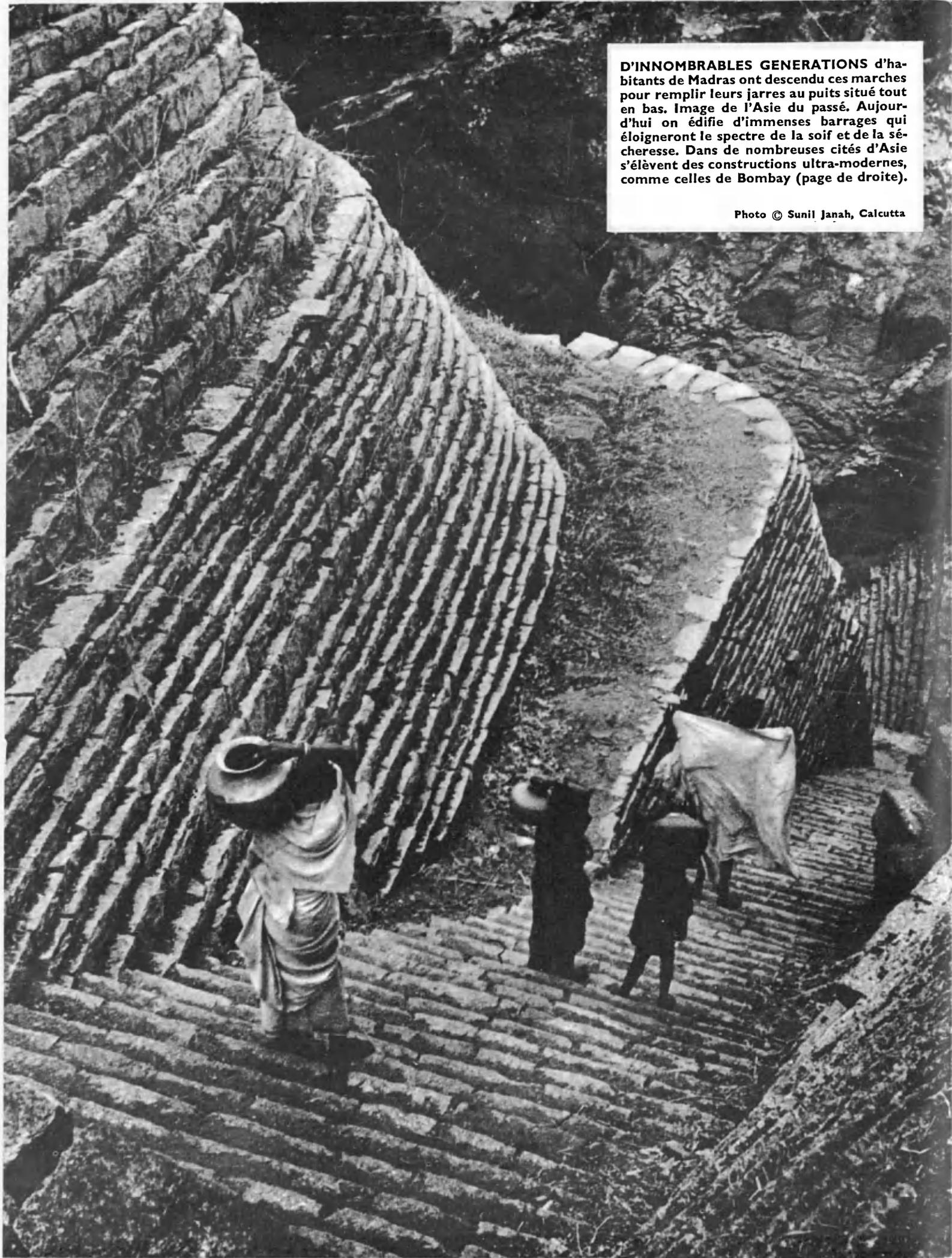
« Le Courrier de l'Unesco » a déjà consacré plusieurs numéros au projet majeur Orient-Occident et à l'appréciation mutuelle des valeurs culturelles (voir particulièrement les numéros de juin 1956 ; janvier, juin 1957 ; avril, juin 1958). Le présent numéro constitue une nouvelle tentative de présenter quelques-uns des principaux problèmes que nous abordons aujourd'hui dans ce domaine et de passer en revue quelques-unes des activités auxquelles l'Unesco attache une importance primordiale.

La Fédération des Coopératives Migros de Zürich (Suisse) a édité au profit de ses membres, en français et en allemand, un album intitulé « Asie » (208 p., 18 planches en couleurs, auteur Jean Herbert, Genève). L'ouvrage consiste presque entièrement en photographies commentées illustrant la vie quotidienne et l'art des pays d'Asie. De cet album, qui est vivement recommandé comme ouvrage de référence photographique sur l'Asie, ont été tirés les documents publiés dans le présent numéro (sauf pour les pages 1, 2, 8, 18-19, 23, 28, 30, 33).

Une édition française est publiée par les Éditions Albin Michel à Paris, une édition anglaise est en préparation. La Fédération des Coopératives Migros, 152 Limmatstrasse à Zürich 5 (Suisse) serait heureuse de fournir tous renseignements sur les différentes éditions de l'Album « Asie ».

D'INNOMBRABLES GENERATIONS d'habitants de Madras ont descendu ces marches pour remplir leurs jarres au puits situé tout en bas. Image de l'Asie du passé. Aujourd'hui on édifie d'immenses barrages qui éloigneront le spectre de la soif et de la sécheresse. Dans de nombreuses cités d'Asie s'élèvent des constructions ultra-modernes, comme celles de Bombay (page de droite).

Photo © Sunil Janah, Calcutta



LE TEMPS DU CHAUVINISME CULTUREL EST RÉVOLU



Photo K.L.M., Amsterdam

par Sarvepalli Radhakrishnan

Vice-Président de l'Inde

DANS le domaine culturel, l'époque de l'esprit de tribu, celle de la pluralité des mondes, sont aujourd'hui révolues. Le rapprochement de l'Orient et de l'Occident est chose faite ; ils ne se sépareront plus jamais et il leur faut maintenant organiser une coexistence pacifique qui se transformera peut-être un jour en une collaboration active et amicale. Cette évolution est indispensable pour l'avenir du monde et pour le bonheur de l'humanité.

Beaucoup d'idées courantes sur l'Orient et l'Occident sont assez fallacieuses. Il est, en effet, des gens qui opposent l'esprit religieux, le mysticisme de l'Orient à l'esprit scientifique, à l'empirisme de l'Occident, mais ce sont là des distinctions récentes. Ne devons-nous pas, en effet, à la Chine nombre de grandes inventions scientifiques, comme celle de la boussole, de la vaccination, du papier, de la sérigraphie ? L'Inde ne nous a-t-elle pas donné la logique, la métaphysique, la grammaire, les mathématiques ?

C'est seulement depuis trois siècles que les pays d'Asie se sont laissés distancer par les nations occidentales, qui ont à leur actif des réalisations spectaculaires dans le domaine de la science et celui de la technique ; le contraste s'est accentué en raison du retard matériel des pays d'Orient et de la soif de progrès dont font preuve les pays occidentaux.

Mais cela n'est vrai, je le répète, que depuis quelques siècles. Je me rappelle une phrase mémorable de lord Acton : « Ne considérer que les trois derniers siècles », dit-il, « et négliger les trois précédents millénaires, c'est renoncer à une perspective historique correcte ». L'Orient et l'Occident ne sont pas des catégories de l'esprit corres-

pondant à des formes de conscience, ou à des civilisations différentes. Ce sont plutôt deux aspects de tout être humain — le religieux et le scientifique, le spirituel et le rationnel, l'accent étant mis tantôt sur le côté religieux et tantôt sur le côté scientifique de la nature humaine.

Il ne s'agit donc, en quelque sorte, que d'une différence d'accent. Une grande tradition idéaliste n'a cessé de s'affirmer en Occident, depuis l'époque de Socrate et de Platon jusqu'à nos jours, et, de leur côté, les pays d'Orient se sont illustrés par leurs grandes découvertes scientifiques. Il faut donc se garder de voir dans ces expressions, dans ces larges généralisations, autre chose que des hypothèses de travail, de caractère provisoire.

Aujourd'hui, l'Orient est en fermentation ; l'Asie s'est réveillée, l'Afrique est en marche. Ces deux continents aspirent à se délivrer de l'étreinte d'un passé mort et à s'engager dans le courant du progrès. Il y a eu des révolutions politiques et économiques, mais aussi une grande flambée de désirs et d'espairs. Si ces aspirations fort légitimes des nations d'Orient ne sont pas satisfaites, ou ne reçoivent pas, au moins, un commencement de satisfaction, il n'y aura aucune assurance de paix dans le monde. Si nous voulons une paix durable, il est donc indispensable de souligner combien il importe de satisfaire ces aspirations des peuples d'Asie et d'Afrique.

Je suis heureux de pouvoir dire que l'Unesco a fait beaucoup pour cela, en donnant des conseils scientifiques et une assistance technique aux nations qui affirment leur volonté de se développer. Cependant, les difficultés subsistent et il nous faudra nous attacher davantage à rendre notre Organisation vraiment universelle, non pas seulement par son nom mais par son action. De plus, il faudra que cette universalité se manifeste à tous les échelons,

*Une œuvre d'art
est le messager
du parfum du
lotus caché, la
floraison invisible
de l'esprit*

Écritures
sanskrites



Photo Werner Bischof © Magnum Photos

Dans les ruines comme dans les musées — tels que celui de Pnom-Penh, au Cambodge, photo ci-contre — on voit fréquemment des fleurs, des fruits, de l'encens, déposés en pieux hommage devant les statues, les fragments les piédestaux vides.

dans toutes les grandes questions mais aussi dans les petites.

Un des projets de l'Unesco a trait au développement de l'éducation en Asie. Il nous faut sortir de l'analphabétisme pour enrichir nos connaissances, apprendre les lois de la santé, nous familiariser avec la littérature, et acquérir un esprit moderne, ouvert au progrès.

Mais la lutte contre l'analphabétisme, je dois le souligner, ne saurait suffire à nous libérer de tous les maux dont nous souffrons. Platon a dit, dans le dialogue qu'il a consacré à la sagesse : « Ce n'est pas de vivre selon la science qui procure le bonheur ; ni même de réunir toutes les sciences à la fois, mais de posséder la seule science du bien et du mal. » La science et la technologie, la médecine et la chirurgie, l'industrie et le commerce nous fourniront l'armature de notre société, mais, sans la connaissance du bien et du mal, ce sera en pure perte. C'est cette connaissance qui nous permet de nous consacrer à la recherche de la vérité et de nous efforcer de porter remède aux maux de l'humanité.

Dans le domaine intellectuel, les hommes ont fait de grandes choses, et dans celui de la technique les progrès accomplis sont remarquables ; pourtant nous vivons tous sous l'empire de la crainte, nous sommes au bord d'un précipice et tremblons sans cesse d'y tomber. Aussi est-il singulièrement nécessaire que l'Unesco donne une nouvelle impulsion à certains concepts communs à toutes les traditions du monde : la dignité de l'homme, la nécessité de la compassion et de la compréhension.

Nous parlons constamment de la présence du divin dans l'être humain et toutes les grandes religions invitent les hommes à se développer et à se transformer. Si limitée que puisse être notre nature, les possibilités de développement de notre être intérieur n'ont pas de bornes. Les religions nous affirment qu'aucune nécessité n'oblige la

nature humaine à être ce qu'elle est actuellement. L'être humain est capable de renouvellement et c'est dans ce pouvoir de l'esprit que réside l'espoir du monde. N'avons-nous pas su nous débarrasser des grandes épidémies qui affligeaient l'humanité, et de coutumes barbares telles que le cannibalisme ou la chasse aux têtes ? Il fut un temps où nous croyions plaire à la divinité en immolant des enfants sur les autels. Nous avons cru servir la religion par les massacres et l'inquisition. Tout comme nous avons pu nous affranchir de telles conceptions, nous pouvons nous libérer de l'idée que la guerre est inévitable. Si la nature humaine parvient à s'affirmer, si l'esprit humain trouve libre cours, ce fléau, le plus grand de tous les temps, sera, n'en doutons pas, vaincu par l'homme.

L'être humain est invincible pourvu que son esprit s'affirme. Il a la force de supporter ses propres maux et de compatir à ceux d'autrui. Il peut se dresser et déclarer, le front haut : « Je ne m'inclinerai pas devant les circonstances, je suis plus puissant que les forces matérielles auxquelles nous nous heurtons. » L'homme domine les forces qui l'assaillent. En fondant la dignité de l'homme sur cette présence de l'esprit en lui, nous découvrons du même coup les liens qui unissent les hommes, et la vérité profonde du précepte chrétien qui nous enjoint de porter les fardeaux les uns des autres. L'humanité tout entière souffre dans chaque homme car, aujourd'hui, elle ne fait plus qu'une. C'est à faire triompher cette idée de l'unité du genre humain que nous devons consacrer nos plus grands efforts.

Nous traversons des jours pénibles qui mettent notre civilisation à l'épreuve; ou elle disparaîtra ou elle en sortira renouvelée. Son destin dépend de nous ; non pas de notre étoile, ni des forces impersonnelles qui nous entourent, mais bien de l'esprit de l'homme et de sa volonté de prendre ces choses au sérieux.

ORIENT ET OCCIDENT

peuvent-ils se comprendre ?

par Georges Fradier

*Créer,
non posséder
Œuvrer,
non retenir
Accroître,
non dominer*

Lao Tse

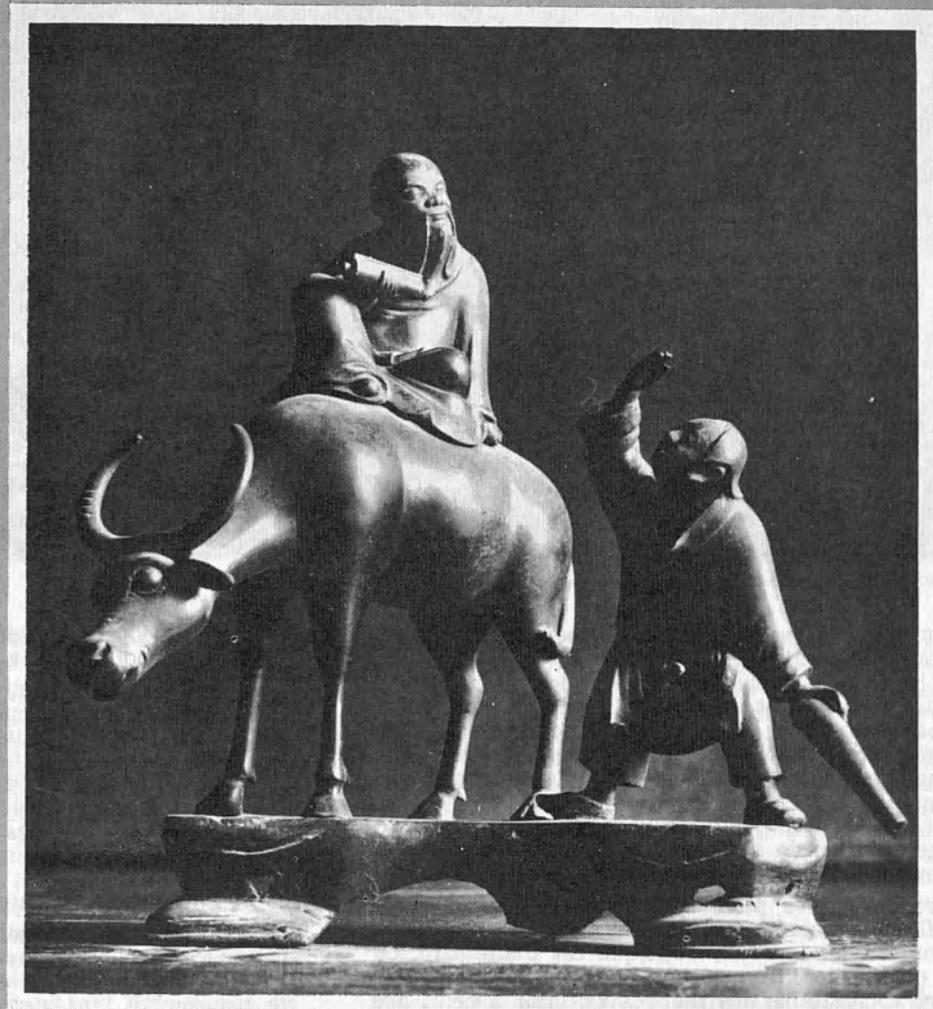


Photo © Karl Machatek, Paris

ON parle de l'Orient comme d'une énigme infiniment complexe que seuls des spécialistes parviendraient à déchiffrer. Des continents trop vastes, des mers inconnues. Des nations énormes qui, naguère, faisaient d'autant moins parler d'elles qu'elles figuraient souvent comme les provinces ou banlieues vagues et pittoresques d'empires fort occidentaux. Des peuples incroyablement divers et nombreux, aux multiples langues nationales (qui s'impriment et noircissent des tonnes de papier), aux traditions philosophiques, religieuses, littéraires à la fois anciennes, paraît-il, et curieusement vivantes.

Or, nos Occidentaux avaient appris sans plus, au détour d'un chapitre d'histoire ancienne ou de morale élémentaire, qu'il existait de telles religions et de telles cultures. On avait photographié des monuments. Des statues, des peintures voyageaient jusqu'aux musées et aux boutiques de l'Occident. Ces objets, on pouvait les trouver curieux ou émouvants ; on pouvait même les admirer. Mais on ne les attribuait qu'au passé, et souvent à un passé terriblement abstrait. L'histoire de ces peuples ? A l'école, les manuels

Suite au verso

Le travail, c'est l'amour rendu visible

Khalil Gibran

L'artisan asiatique a toujours été un artiste. Faisant de père en fils le même métier depuis de nombreuses générations, il possède des connaissances, un goût et une habileté extraordinaires. Tissu ou poterie, papier ou pierre taillée, vêtement ou bijou, l'objet qui sort de ses mains est fabriqué avec un grand respect de la matière utilisée. Les banderoles de soie flottant au vent (photos de droite) sèchent après la teinture près de Kyoto, au Japon.



Photo Werner Bischof © Magnum Photos

ne la mentionnaient jamais que par rapport à l'Occident. Aussi les Arabes y surgissaient-ils pour envahir l'Espagne et pour se battre en Palestine autour des lieux saints, après quoi ils retournaient au néant. L'Inde naissait d'une nuit féerique, légendaire, pour servir de champ clos, du *xv^e* au *xviii^e* siècle, à deux ou trois compagnies marchandes. La Chine échappait à son morne isolement en accueillant les « civilisateurs » de la Guerre de l'opium, et le Japon, figé depuis deux cents ans dans l'armure d'un samouraï massacreur de religieux portugais, recevait, en 1853 exactement, le droit à deux paragraphes.

Ainsi notre ignorance peut-elle s'expliquer souvent, et s'excuser. Elle est devenue intolérable. Elle paraît dangereuse au moment où la vraie politique est planétaire, où les mots « destin de l'humanité » n'appartiennent plus seulement au vocabulaire des moralistes, mais à celui des journaux où s'expriment tant bien que mal la conscience et l'inquiétude de notre temps. Que la paix, le progrès général, la prospérité du monde puissent dépendre aussi de l'évolution, des décisions et des travaux de certains pays que l'on situe encore sans trop de précision « en Asie » ou « en Afrique », mais que l'on n'ose plus qualifier d'exotiques, chacun le sait, et le sent. La solidarité profonde de tous les peuples est devenue un truisme ; et même si l'on pense surtout à une solidarité économique, on exige déjà en y pensant d'en connaître autre chose que les aspects industriels et commerciaux. La curiosité la moins désintéressée pose déjà la question : ces nations auxquelles nous voilà désormais liés, pour le meilleur et pour le pire, que sont-elles en réalité ?

Cependant, cette dernière question dépasse de beaucoup la curiosité que provoqueraient de temps à autre le souci de l'avenir et la lecture des grands quotidiens. S'interroger sur les vues et les opinions d'un peuple, c'est vouloir connaître les grandes lignes de son histoire, ses conditions de vie, ses structures sociales, ses attitudes religieuses, ses aspirations. C'est vouloir explorer un domaine dont l'accès paraît toujours redoutable : celui d'une civilisation ou d'une culture étrangère. L'ignorance des cultures orien-

tales est aujourd'hui ressentie en Occident, parfois avec impatience, comme une privation.

Il serait exagéré de dire que les peuples, fort divers, qui composent l'Occident se connaissent parfaitement entre eux. On a dénoncé plus d'une fois leurs malentendus et, quand il s'agit de culture, un certain esprit de clocher qui les pousse à négliger un peu les valeurs du voisin. Cependant, ces peuples ne se considèrent jamais comme très éloignés les uns des autres ; ils ne voient à l'intérieur de l'Europe ou à l'intérieur des Amériques aucune barrière culturelle qui ne soit facile à franchir pour peu qu'on s'en donne la peine.

Mais que ces Occidentaux qui devinent si bien leur unité foncière se tournent vers tel ou tel peuple de l'Orient, les voilà en plein désarroi. Toutes les clefs dont ils disposent à l'intérieur de leur Occident leur paraissent vaines et fausses dès qu'il est question des terres de l'Afrique ou de l'Asie : là-bas, les langues, les croyances, les coutumes, les races ont pour caractère d'être « orientales », ce qui doit signifier qu'elles n'ont rien de commun avec l'Occident, qu'elles s'exercent sur des thèmes humains absolument différents, qu'il faudrait tout en apprendre patiemment en de longues et minutieuses recherches. C'est un autre monde. C'est un autre bloc, non pas hostile, certes, mais radicalement étrange, et fermé, et mystérieux.

Où finit l'Occident ? où commence l'Orient ?

ORIENT, Occident, termes imprécis. On a remarqué qu'il est très difficile de séparer les objets qu'ils désignent, de montrer où l'un finit, où l'autre commence. Cependant, ces deux points cardinaux doivent avoir quelque réalité, au moins dans la représentation, puisqu'ils servent depuis longtemps sans usure, puisqu'il y a problème. Mais si l'on admet qu'ils évoquent des différences fondamentales, et donc que l'on peut juger dans une foule



Photo © Oliver G. Wackernagel, Bâle

de cas : ceci est oriental, cela ne l'est pas, il faut nommer les critères de ces jugements éventuels.

Ne nous fions pas aux frontières, naturelles ou « idéales ». Il ne s'agit certainement pas de quelques degrés de longitude à l'est et à l'ouest d'un méridien quelconque. Dans la pensée d'un Italien, Marrakech doit être en Orient, Sydney en Occident. Les frontières naturelles se déplacent comme les autres. Pour les Athéniens du ^v siècle avant J.-C., il existait un Orient indéniable, une Asie, un empire perse. Mille ans plus tard, Athènes, et Byzance, et Alexandrie avaient basculé dans l'Orient. Quant aux Perses, ils poursuivaient des relations séculaires avec des cavaliers turcs ou des négociants chinois : — leurs Orientaux à eux. Dira-t-on qu'Orient, aujourd'hui, signifie essentiellement non-européen ? Cependant, le terme ne désigne guère de l'Afrique que les nations où dominent la religion musulmane et la langue arabe ; il ne recouvre certainement pas l'Amérique indigène ni les Polynésiens. Il faut donc admettre qu'il s'agit en gros de l'Asie — et de l'Afrique du Nord — sans se demander pourquoi cette Asie contient les Célèbes et non Madagascar, et surtout sans imaginer qu'un Syrien, un Kirghize, un Javanais et un Tibétain se sentent membres d'une étroite communauté « asiatique » ou « orientale ».

Les races ? Il y en a une appelée jaune, riche de diverses familles, qui a toujours habité et qui habite principalement l'Asie, l'Extrême-Orient. Cela dit, les races sont évidemment mêlées en Asie de façon aussi inextricable qu'en Europe. En outre, ce sont assez souvent les mêmes. Les anthropologues nous parlent de Méditerranéens, de Caucasiens ou de Malais ; ils mesurent les crânes et opposent cheveux ondulés à cheveux plats. Que tirer de ces classements incertains ? Que les pêcheurs de Lattaquié ressemblent à ceux de Barcelone, et les paysans du Pendjab aux Serbes ? Et que, dans le domaine pittoresque des apparences, allures, gestes et coutumes, les différences sont bien plus accusées parfois entre Nord et Sud qu'entre Est et Ouest ?

Il existe aussi des langues propres à l'Asie : le chinois,

le japonais, le groupe tibéto-birman, le groupe dravidien, etc. Et le turc. Et les langues sémitiques si l'on veut, bien qu'elles ne soient pas confinées dans l'Asie. Mais, du lac de Van au Dekkan, plus de 300 millions d'hommes parlent des langues dites indo-iraniennes ou indo-européennes, parentes de tous les idiomes latins, slaves et germaniques. On peut remarquer ainsi que l'Orient ne saurait se définir comme territoire des langues orientales, et que nos langues, du grec au gaélique, ont une origine ni plus ni moins orientale que le bengali ; on ajoutera que deux vieilles nations d'Europe parlant des idiomes nommés finno-ougriens, aussi peu aryens que possible, n'en sont pas moins occidentales pour cela.

Un million d'Anglais bouddhistes ne feraient pas un oriental de plus

QUANT AUX croyances, il faut mentionner l'essor d'une religion qui se définit comme universelle, essor qui a tantôt précédé, tantôt accompagné en Orient l'expansion commerciale ou coloniale européenne. Toutefois, il est clair que, dans la mesure où les traditions religieuses modèlent la culture des peuples et le visage des nations, la présence de plusieurs millions de chrétiens n'empêche pas le Japon, la Chine, l'Inde, le Viet-Nam, l'Indonésie, etc., d'être des pays de religions « orientales ». En outre, les croyances les plus vénérables, les cultes les mieux enracinés ne donnent pas nécessairement un caractère exceptionnel aux pays situés dans un ensemble culturel plus vaste : telle contrée de l'Adriatique peut être en majorité musulmane sans appartenir pour autant à l'Orient, de même que le Liban, par exemple, reçoit de sa majorité chrétienne une personnalité propre qui se manifeste dans un contexte arabe. Pour de faibles minorités, si influentes et ferventes soient-elles, il semble aujourd'hui impossible qu'elles modifient sensiblement le climat d'une civilisation..

Suite
au
verso

S'il y avait en Grande-Bretagne un million d'Anglais bouddhistes, cela n'y ferait pas certainement un seul Oriental de plus. Mais, d'autre part, chacun se rappellera que le christianisme est à l'origine une religion tout aussi « orientale » que l'Islam et que le judaïsme, source de l'un comme de l'autre. Il est évident que la foi qui allait peu à peu animer une Europe nouvelle fut d'abord, aux yeux des citoyens conscients de l'empire romain, une culte exotique (et, de plus, incompatible avec les saines traditions) parmi tous ceux que venaient prêcher en Occident des Levantins exaltés. On répliquera, non sans raison, qu'au **xx^e** siècle les confessions chrétiennes se posent, en fait, comme radicalement différentes des croyances les plus répandues, disons en Inde, au Tibet ou à Ceylan. Mais il convient d'ajouter que cette position serait affirmée aussi, et dans les mêmes termes, par les musulmans. La réciprocité est vraie : si un Japonais parle des religions orientales, il ne songe probablement pas plus à l'Islam qu'au Christianisme.

En somme, les critères sur lesquels nous prétendions fonder tant de jugements paraissent assez confus. Il en reste un, cependant, que l'on présente quelquefois comme plus sûr ou plus tangible : celui du progrès social, assimilé en général au progrès industriel. L'Orient serait en ce cas le vaste domaine des nations sous-industrialisées, où se perpétuent les civilisations agraires et les sociétés du type féodal ou patriarcal. C'est d'ailleurs pourquoi on voit tant de personnes généreuses, en Europe, et plus encore en Amérique, exposer aux Orientaux les avantages de la technique moderne et les vertus de la démocratie. Il semble toutefois que ces leçons s'adressent à un auditoire global, abstrait, et jamais à tels ou tels peuples en particulier : s'il en existe encore un très petit nombre (parmi les plus faibles) dont le système de gouvernement ne répond pas aux normes démocratiques généralement acceptées, il n'y en a presque aucun qui ne soit touché ou pénétré d'une révolution industrielle parfois déjà ancienne.



2 Les peuples, comme les individus, ne peuvent se comprendre qu'à égalité

DEPUIS les « grandes découvertes », depuis l'avènement des nations maritimes et du commerce conquérant, et la formidable expansion européenne dans l'Atlantique comme dans l'Asie centrale et l'Océan Indien, les contacts sont quotidiens entre l'Occident et l'Orient. Le 29 mai 1453, la puissance turque s'installe en Europe pour plus de quatre siècles ; le 18 mai 1498, Vasco de Gama aborde à Calicut. Ce ne sont plus des individus, mais des peuples qui vont mutuellement se découvrir. L'Occident se présente par délégations successives ou permanentes de plus en plus nombreuses, aux méthodes variées, aux desseins curieusement semblables. Sous les espèces portugaises, espagnoles, hollandaises, britanniques, françaises ou russes, Ormuzd, Goa, Manille, Delhi, Canton, Rangoon, Djakarta, Pékin regardent s'avancer l'Europe.

Dans la plupart des cas, ces révélations massives sont terriblement décevantes. Des peuples ont découvert leur diversité en grossissant à plaisir leurs différences, mais en déniaient toute justification à ces différences ; ils voyaient autrui et s'exaspéraient de le trouver autre. Les marchands, les missionnaires, les soldats, les entrepreneurs et les juges qui débarquaient d'Europe étaient des gens pressés ; ils arrivaient impatients d'acheter, de vendre, de bâtir, de prêcher, de signer et de faire signer.

Comprendre ? Il faut de la patience pour comprendre. Aux yeux de l'Indien ou du Malais, ces Occidentaux agités et entreprenants n'étaient pas venus pour comprendre et apprécier. Ils paraissaient s'inquiéter outre mesure de ses mœurs, de ses vêtements, de ses croyances, de sa nourriture — mais ne s'intéresser aucunement aux raisons de ce mode de vie, de cette religion, à ses raisons, pas plus qu'à sa langue, à ses chants, à ses livres. Ils préféraient, au contraire, d'emblée, lui enseigner leurs langues à eux, leurs pratiques et leurs doctrines, toutes choses belles et bonnes, mais qui avaient tendance,

Au fond, nul n'ignore tout à fait la production des aciéries japonaises ou chinoises, des usines textiles du Pakistan ou de l'Égypte. Mais tout se passe comme si ces réalités industrielles comptaient moins dans le portrait imaginaire de ces nations que les survivances du passé et les reliques de la légende. Sur la route de Trombay, centre indien des recherches nucléaires, un touriste photographiera des chars à buffles ; à son retour, il décrira les chars à buffles, s'extasiant sur leur poétique antiquité ; il oubliera les réacteurs atomiques, qu'il soupçonne de ne point fonctionner à l'aide d'hommages féodaux et de tabous de caste, et qui, en un mot, ne cadrent pas avec son « Inde éternelle ».

Ainsi le retard économique de plusieurs pays d'Asie (et non pas de tous) prend-il dans le tableau qu'on se peint habituellement de l'Orient des proportions énormes, qui flattent sans doute la bonne conscience d'un Occident fier de son avance technique, et aussi certains de ses goûts sentimentaux, qu'entretiennent souvent les romans et le cinéma.

Car de nombreux Occidentaux ont la nostalgie avouée ou secrète, d'une société rurale et tranquille, de contacts humains sans heurts ni surprises dans le cadre rassurant des symbioses villageoises et des hiérarchies familiales, d'une vie simple, lente et réglée, de mœurs enracinées en d'immuable croyances. Cette idylle qu'ils ne trouvent guère chez eux, ils la projettent volontiers dans l'Orient légendaire ; et les démentis que leur opposerait un Orient réel ne feraient peut-être que déranger leurs rêves — ces rêves qu'on nomme aussi préjugés. Alors, en regrettant on ne sait quelle pureté antique, des voyageurs fort honnêtes, des hommes de science parfois, ne résistent pas toujours à la tentation d'assimiler l'Orient et artisanat patriarcal ; ce dernier a-t-il disparu dans un pays, toute la nation semble les avoir trahis pour se livrer au nivellement mercantile et banlieusard.

à s'imposer au nom de tel ou tel monarque lointain, ou comme clause d'un marché douteux, dans un esprit dénué de tolérance. Dans ces conditions, il y avait place pour la négociation, l'astuce, les solutions politiques ou militaires, non pas pour la compréhension des cultures. Ce furent précisément les cultures — l'art, les traditions intellectuelles, l'histoire, la vie spirituelle — que l'on refusa de considérer, sinon de la façon la plus superficielle afin de les déclarer inintelligibles.

Il y eut d'éclatantes exceptions, dont les plus notables, jusqu'au **xix^e** siècle, furent à mettre au compte de certains missionnaires catholiques. Chaque fois que les jésuites purent accomplir librement leur œuvre, en Inde, par exemple, en Chine et, plus brièvement, au Japon, de vraies relations humaines et fécondes s'établirent. Ces prêtres, italiens, allemands ou français, surent faire un effort loyal pour comprendre les raffinements des civilisations chinoise et japonaise, et la hauteur de la pensée hindoue. Ils conçurent leur mission non pas comme celle de maîtres, mais comme celle de collaborateurs, cherchant à adapter les richesses morales du christianisme aux traditions séculaires de leurs nouveaux pays. En Inde, certains d'entre eux écrivirent en marathe et en tamoul des œuvres qui figurent parmi les classiques des lettres indiennes. En Chine, leur contribution scientifique, en particulier, fut précieuse ; et quand le Japon était encore cloîtré, au début du **xix^e** siècle, ses astronomes importaient clandestinement les traités de mathématiques que ces jésuites avaient composés en chinois dans leurs observatoires au service d'empereurs mandchous. Cette collaboration respectueuse entre hommes libres fut sans doute trop rare et trop brève pour entraîner de grandes conséquences. Elle ne s'est renouvelée et développée qu'à une époque récente, grâce, surtout, à l'essor des études de philologie, d'histoire ou de critique philosophique qu'on appelle généralement « orientalistes ».

En Asie, l'individualisme s'exerce surtout dans les domaines supérieurs de la spiritualité, la religion, la pensée. Dans l'organisation sociale au contraire, l'élément dominant est une profonde conscience de la solidarité de groupe. Près de Pékin des ouvriers consacrent leur journée de repos à travailler gratuitement.

Photos © Fernand Gigon, Genève



Parmi les chercheurs européens et américains qui s'attelèrent à la tâche essentielle : explorer le patrimoine littéraire des peuples de l'Orient dont leurs compatriotes ne songeaient guère qu'à exploiter les richesses matérielles, plusieurs furent célèbres et exercèrent une influence immédiate sur leurs lecteurs, poètes et philosophes. Ils révélaient des époques oubliées, des trésors de pensée et de lyrisme insoupçonnés jusqu'alors. Mais, en dépit de l'œuvre admirable des orientalistes, en dépit des nouveaux horizons qu'ils ouvrirent à la culture cosmopolite, l'Europe ne croyait aucunement, au prix de cette archéologie, comprendre davantage les Hindous, les Iraniens ou les Chinois du XIX^e siècle.

On les engageait à s'instruire on ne les invitait pas à s'expliquer

MAIS on doit songer qu'il est impossible de pénétrer le domaine littéraire, artistique ou religieux d'un peuple dont on récuse *a priori* les valeurs, et auquel on ménage chichement le droit d'affirmer sur tous les plans sa personnalité. Il n'est permis alors que de l'observer comme un objet, de se pencher avec curiosité sur ses bizarreries ou ses mystères. Les relations politiques et économiques de l'Occident avec l'Asie et l'Afrique furent telles, pendant cent ou cent cinquante ans, que le dialogue ne pouvait que bien rarement s'établir sur le ton de fraternité et d'estime mutuelle qui seul permet d'aboutir à la compréhension. Les jeunes gens du Bengale, de Téhéran ou de Sumatra firent leurs études à l'occidentale; ils y apprirent que non seulement les mathématiques et la chimie, mais encore toute littérature contemporaine, toute pensée moderne, étaient occidentales. Quelques Européens se délectaient au *Roman de Genji*, mais des millions de Japonais lisaient Shakespeare, Gibbon, Goethe, Dickens et Zola.

Il faut remarquer que le Japon n'avait jamais perdu son indépendance. Beaucoup d'autres peuples soumis à divers régimes de tutelle, de droit ou de fait, éprouvèrent qu'à propos de culture comme de gouvernement ils n'avaient pas la parole. On les engageait à s'instruire (quelquefois); on ne leur demandait pas d'enseigner, on ne les invitait pas à s'expliquer. Tout au plus pouvaient-ils donner des renseignements aux enquêteurs qui voudraient bien leur poser des questions. Pour le reste, des spécialistes se chargeaient d'étudier, avec toutes les ressources de l'érudition occidentale, leurs grimoires, leurs folklores et leurs vieux monuments. Alors, malgré tant d'efforts, des fonctionnaires grands et petits, des touristes et des romanciers se plaignaient de ne point comprendre des populations tantôt raffinées, tantôt arriérées, toujours secrètes, dissimulées, méfiantes. Ils déploraient en outre de rester eux-mêmes incompris!

Tous les Orientaux qui liraient ces lignes y verraient l'image esquissée de certaines situations historiques fort concrètes. Beaucoup d'Occidentaux savent aussi que de telles situations furent à l'origine d'un grand nombre de jugements résignés sur les « barrières psychologiques » et sur le seuil impénétrable de diverses « mentalités » asiatiques. Ce temps des malentendus n'est pas tout à fait oublié. Cependant, les hommes de notre siècle ont reconnu généralement une vérité simple, que leurs pères négligeaient souvent : à savoir que les peuples comme les individus ne peuvent se comprendre qu'à égalité.

Dans l'entreprise d'éducation, au sens large, dans l'effort de compréhension auquel nous convie l'Unesco, il n'y a pas de place pour les mirages. Ce sont des valeurs culturelles que l'on souhaite connaître et comprendre; et ces valeurs peuvent appartenir à des nations, non pas à des blocs. C'est pourquoi il est bon d'écartier d'abord un « Orient » qui empêche de voir les pays réels, les peuples vivants de l'Asie et de l'Afrique.

Suite
au
verso

3 Les avenues qui mènent vers l'Orient ne sont ni fermées, ni secrètes

DANS la mesure où nous sommes héritiers des générations disparues, les histoires, les livres d'histoire sont inévitables. De bons ouvrages de synthèse serviront à combler les lacunes d'un enseignement partial ou mal équilibré. Ils ne dispenseront pas de recourir à des livres plus modestes, mais écrits par les nationaux. S'il convient de connaître dans ses grandes lignes l'histoire de la Chine telle qu'elle s'est déroulée au sein d'une évolution universelle, il faut apprendre l'histoire de Chine telle que se la représentent les Chinois, et telle qu'ils la présentent à l'étranger. Car les événements du passé, quelle que fût leur grandeur, comptent moins que le souvenir qui en est conservé, ou retrouvé, et moins que l'interprétation qu'en donnent les gardiens de ce souvenir. En ce sens, les « patrimoines historiques » ne valent que dans une perspective populaire.

Quant aux grandes religions qui, par définition, s'adres-

sent aux hommes et aux femmes de tous les temps, nul ne songerait à les interroger par le truchement d'informateurs sans autorité. Sans doute n'est-il pas nécessaire d'être chrétien ou bouddhiste pour décrire une cérémonie à Lourdes ou à Bangkok, pour analyser le grec de saint Paul ou le pali des *Vies antérieures*. Mais ni le reportage ni la critique littéraire ne s'arrogent le droit de pénétrer dans l'esprit d'un culte, d'une foi, d'une Eglise. Et, là encore, on ne peut comprendre vraiment que de l'intérieur. Les Livres saints du Bouddhisme et de l'Islam sont d'accès facile. En outre, les bouddhistes et les musulmans composent volontiers, de nos jours, à l'usage des profanes, les commentaires et les biographies dont s'étaient chargés auparavant des écrivains occidentaux. Pour l'hindouisme, les documents sont plus abondants encore, à divers degrés de vulgarisation. On devine qu'il y a souvent avantage à choisir parmi ceux-ci les travaux d'auteurs hindous, les-



Photo Dominique Darbois © Agence Dalmas - Paris

Dans l'Asie musulmane, hindoue et bouddhiste, la musique, le chant et la danse sont avant tout des moyens de se mettre en harmonie avec le rythme du monde. Quant au théâtre



d'Orient, on peut le comparer aux Mystères chrétiens car tous deux se situent dans le religieux. Mais si dans le cadre des Mystères les sujets se voient limités, en Asie ils puisent

quels ne prétendent pas, généralement, révéler des arcanes ou conseiller des pratiques sur le ton inspiré qu'ont adopté naguère certains de leurs prosélytes européens. Heureusement, les meilleurs orientalistes, sur les deux rives de l'Atlantique, sont aujourd'hui des traducteurs rigoureux et des interprètes fidèles qui ne se croient ni supérieurs ni inférieurs aux milieux spirituels qu'ils présentent. Il faut seulement regretter que leurs ouvrages touchent d'habitude si peu de lecteurs.

La situation est la même en ce qui concerne aussi bien les philosophies que les mystiques, si on les distingue des enseignements religieux proprement dits. Qu'il s'agisse de la pensée confucéenne ou du Tao, des thèses védantiques de Shankara ou de Nimbarka, de la métaphysique d'Al-Farabi ou des récits visionnaires d'Avicenne, les textes de base existent, à la portée des Occidentaux, ni plus ni moins hermétiques que les écrits de Malebranche, de Berkeley ou de Hegel.

Les romans, la poésie, le théâtre offrent évidemment moins d'obstacles. Aujourd'hui comme hier, chaque fois que le lecteur occidental a pu faire connaissance avec les textes authentiques, traduits de façon vivante, des littératures les plus étrangères à sa tradition, il en a tiré joie et profit. Malheureusement, les bonnes traductions sont encore peu nombreuses, et, malgré de véritables succès de librairie comme dans le cas des travaux d'Arthur



Photo Werner Bischof © Magnum Photos



Photo Werner Bischof © Magnum Photos

Au Japon, écrit l'éminent orientaliste A. Coomaraswamy, l'art qui paraît le plus spontané est la résultante de la technique la plus minutieuse et la plus formaliste ; peut-être est-ce toujours l'inspiration la plus profonde qui s'accorde le mieux avec les formules les plus précises. La photographie ci-dessus représente des flûtistes japonais.

Waley (1), celles qui existent sont rarement publiées avec la présentation et aux prix qui les rendraient populaires. Mais plusieurs éditeurs font à l'heure actuelle de notables efforts à cet égard : c'est un domaine dans lequel l'Unesco joue un rôle important au moyen de la *Collection Unesco d'œuvres représentatives*, dont les séries orientales en particulier doivent s'enrichir assez vite.

Il ne suffit donc pas de prophétiser que, dans dix ans, l'accès des littératures de l'Asie sera plus aisé qu'aujourd'hui. Il y a tant de lecteurs qui commencent à peine à se soucier de ces littératures, qu'on ne saurait les plaindre de manquer des livres nécessaires. Pour prendre un seul exemple dans une langue réputée difficile, que les traducteurs n'ont abordée qu'à une époque relativement récente, la poésie japonaise, le théâtre, l'essai et le roman japonais sont réellement à la disposition de millions d'Occidentaux qui ne paraissent pas s'en douter. En anglais, en français, en allemand — et de façon moins complète en d'autres langues européennes — ces Occidentaux peuvent lire les principales anthologies poétiques, du *Man'yōshū* aux *Six Collections*, les romancières et les mémorialistes de la période Heian (Murasaki Shikibu... Sei Shōnagon...), les conteurs et les essayistes de Kamo no Chōmei à Yoshida Kenkō, les grands écrivains du xvii^e siècle, romanciers comme Saikaku, poètes comme Bashō, dramaturges comme Chikamatsu Monzaemon ; de curieux conteurs du xviii^e siècle tels qu'Ueda Akinari, etc. Quant aux contemporains, divers poètes ont été présentés en Occident ; il existe des traductions de plusieurs pièces de théâtre et d'une vingtaine de romans.

Encore une fois, ces publications sont insuffisantes et — soit dit en passant — elles sont loin d'équilibrer les traductions japonaises des littératures d'Europe et d'Amérique. Mais il est permis d'insister sur les ressources qu'elles offrent dès maintenant, puisque cette liste rapidement esquissée contient les œuvres-clefs qu'un Occidental est en droit d'exiger afin de ne plus « ignorer le Japon ».

Il faut bien l'avouer : le chemin le mieux battu vers les cultures de l'Orient comme de l'Occident reste celui des livres, alors que les œuvres d'art, le chant et la danse parleraient à beaucoup d'esprits un langage plus direct et plus séduisant. Malgré les grandes facilités de voyage dont s'enorgueillit le xx^e siècle, les compagnies théâtrales ne se déplacent guère et, comme les musiciens, ne visitent à la rigueur que les

Suite
au
verso

(1) L'ouvrage d'Arthur Waley, *Tao Tê Ching, The Way and its Power*, vient de paraître aux Etats-Unis dans une collection à bon marché, Grove Press, New York. (*Collection Unesco d'œuvres représentatives*.)

leur inspiration dans l'interminable mythologie. Ci-dessus, à gauche, une actrice chinoise étudie son rôle ; la photographie ci-dessus représente un orchestre typique de gongs en Indochine.



*Par un fils, on fait
la conquête des trois
mondes. Un petit-fils
fait jouir de l'éternité.*

Mahabharaya

DEUX VISAGES DE L'ORIENT. Malgré le taux de mortalité infantile encore élevé dans de nombreuses régions du continent asiatique, l'excédent des naissances sur les décès provoque chaque année une augmentation de la population de l'ordre de 15 millions d'êtres, 15 millions de bébés qui donnent à l'Asie un visage souriant. Mais à côté de ce visage surgit celui de la faim (page de droite). Il y a quelques années une statistique montrait que l'Asie (55 % de la population mondiale) ne disposait que de 17 % des ressources alimentaires du globe. Malgré les immenses progrès accomplis depuis, la famine et la sécheresse demeurent une menace quotidienne.

Photo © Victor Sassoon, Bangkok

capitales ; en dépit des progrès de la photographie et de l'électronique, les bonnes reproductions de peinture et de sculpture, pour les arts de l'Asie, sont aussi rares dans le commerce que les bons enregistrements de musique orientale classique.

Cela étant dit, est-il vraiment plus difficile de s'intéresser à la peinture chinoise qu'au roman chinois, à la céramique turque qu'à la poésie turque ? Faut-il plus d'effort pour s'initier à la musique des peuples d'Orient que pour inventorier leur production littéraire ? Ceux qui ont résolu une bonne fois d'écouter de la musique indienne, balinaise ou proche-orientale, au lieu de se borner aux préjugés paresseux du genre « mélodie monotone » et « quarts de tons bizarres », s'aperçoivent qu'ils entrent sans cérémonie dans un univers sonore qui n'est certes pas celui de Mozart, mais dont les beautés ne sont pas plus rebelles que celles de *Pierrot lunaire* et de *Marteau sans maître*. Le seuil franchi, nul n'éprouvera de difficultés insurmontables à se procurer les meilleurs disques enregistrés à Bénarès, au Caire, à Istanbul ou à Rabat.

En revanche, on peut douter qu'une société analogue parvienne à faire connaître et aimer de tous ceux qui les ignorent ou qui n'en rêvent jamais les innombrables chefs-d'œuvre que des sculpteurs, des peintres, des architectes, des graveurs, des tisserands, des potiers et des orfèvres ont entassés, au long des siècles, de la Corée au Maroc. Et pourtant beaucoup de ces trésors enrichissent les grands musées d'Europe et d'Amérique ; plusieurs capitales leur ont même consacré des institutions spéciales où

le public peut étudier à loisir tantôt les tapisseries persanes du xv^e siècle, tantôt les ivoires afghans, tantôt la peinture tibétaine. On constate que le public ne s'y précipite pas. Celui que toucheraient, jusque dans les petites villes et les campagnes, des expositions peu ambitieuses — en particulier de bonnes reproductions de peinture — serait plus nombreux ; et, l'expérience a été faite, il serait généralement enthousiaste. Il y a là pour les universités, les musées, les mouvements de jeunesse, une grande tâche à entreprendre. Chacun souhaitera donc que l'édition des reproductions se développe, de même que la publication d'albums peu coûteux, et que la pratique des expositions itinérantes se généralise.

Les capitales aux noms poétiques sont aussi modernes que les autres

AUCUN homme n'enferme ses valeurs, même s'il accepte de les confondre avec celles de sa nation, dans les ouvrages et les monuments du passé, qu'il peut respecter, citer à tout propos ou vénérer, sans pour autant y voir l'explication de ses actes ni l'inspiration de toute sa vie. Ainsi, à qui veut comprendre les peuples de l'Orient à peu près comme il comprend ses voisins, la connaissance de leur histoire culturelle est indispensable ; mais celle de leur évolution contemporaine n'est pas moins nécessaire.

En d'autres termes : l'Asie et l'Afrique se situent dans



Photo © Sunil Janah, Calcutta

le temps, et c'est maintenant la seconde moitié du **xx^e** siècle. Jusqu'à un certain point, le prestige des littératures anciennes, le foisonnement des mosquées, des pagodes, des Angkor et des Boroboudour font écran entre l'observateur occidental et les pays modernes qui, pourtant, vivent d'autre chose que de ces livres et de ces édifices. Ce mot de « modernes » choque les personnes qui préfèrent imaginer un Orient ennemi des machines et qui ne s'industrialise qu'à contre-cœur, sous l'influence probablement néfaste des Occidentaux de l'âge atomique.

La réalité est bien différente. Certains pays de l'Orient ont un grand retard à compenser ; mais, dès maintenant, leurs progrès paraissent beaucoup plus rapides que les experts ne le précisaient il y a dix ou quinze ans. Dans ce domaine, les changements n'obéissent guère à des impératifs culturels, ils suivent le rythme des investissements. Il est vrai, d'autre part, que toutes les contrées de l'Orient ne jouissent pas des techniques et des avantages sociaux qui caractérisent la « civilisation du **xx^e** siècle ». Mais, à des degrés variables, on peut en dire autant de tous les pays d'Europe et d'Amérique sans exception. Les plus riches, les mieux outillés ont leurs terres oubliées, leurs survivances ou leurs classes sous-développées. Et si l'on parle d'âge atomique, aucune nation ne vit à l'âge atomique, aucune ne possède encore les institutions neuves ou l'égalité dans l'abondance qui devraient accompagner cet âge de maturité humaine.

Les Occidentaux savent bien que Tokyo, Delhi, Pékin,

Le Caire, Singapour, Karachi vivent à la même époque que New York, Londres ou Berne. Il n'est pas sûr qu'ils aiment songer à ces capitales aux noms poétiques comme à des cités aussi fièrement modernes que les leurs, parfois aussi tristement modernes, selon les jours et les quartiers. Cependant, aucun pays n'a le monopole du ciment armé, des hôtels colossaux, des encombrements d'automobiles, des enseignes lumineuses et des faubourgs industriels.

Certains écrits s'attachent moins à enseigner qu'à plaire

Pour cette actualité totale : vie urbaine et industrielle, coutumes, scènes de la rue et du foyer, labours et chantiers, foires populaires et fêtes nationales, climat du temple et de l'école — pour cette documentation irremplaçable (à moins de voyages sans repos), on pourra sans doute, un jour prochain, faire confiance aux grands moyens d'information, en particulier à la presse et au cinéma. Les journaux publient de temps à autre des reportages sur tel ou tel pays d'Orient, et certains de ces reportages sont excellents : ils peignent mille détails et les placent dans un ensemble intelligible, ils fournissent des données précieuses sur les conditions de vie, les opinions politiques.

Malheureusement, ces réussites ne font

Suite
au
verso

La vie de notre monde est d'aller de l'avant.

Mohammed Iqbal

pas encore oublier d'autres écrits, trop brillants pour être honnêtes, dont les auteurs s'attachent évidemment moins à enseigner qu'à plaire. Alors, d'un peuple ou d'une ville, les seuls traits qui se dégagent et frappent l'imagination sont les plus étranges et les plus exceptionnels ; on craindrait d'ennuyer par les couleurs moins éclatantes que revêt généralement l'existence ordinaire des gens et des Etats. Quant au cinéma, on compte sur les doigts d'une main les films, venus de l'Inde et du Japon, plus récemment d'Egypte, où un Occidental peut trouver l'image de quelques vies simples ou tragiques dans un Orient sans emphase ni décors d'opéra. Jusqu'à présent, en effet, les cinéastes ont résisté moins encore que les écrivains à la tentation du pittoresque, croyant sans doute que l'Orient des souks, des bazars et des mille et une nuits était à la fois plus facile à traiter et mieux vendable que celui des ateliers et des grands barrages.

Il convient même, dans certains cas, de prévenir contre de très bons documentaires aussi fascinants que scientifiques : à savoir les films d'ethnographie, dont le caractère risque d'être gravement méconnu du public. Ce dernier n'a pas toujours le moyen de remarquer que des Bédouins sous leur tente ne sont pas « les Arabes », ou que les Assamais chasseurs de tigres ne représentent pas l'Inde (pas plus que le touriste luxueusement armé qu'ils escortent ne représente les Etats-Unis). A un niveau moins scientifique, le folklore de tant d'aimables courts métrages évoquera peut-être des nations entièrement peuplées de danseuses et de tambourinaires, à des spectateurs qui regretteraient de voir la France figurée par quinze cornemuseux en vestes de velours et chapeaux ronds, ou l'U.R.S.S. par une sotnia de cosaques mélomanes.

Ajoutons que ces réserves n'auraient pas de sens si l'on ignorait la puissance de la grande information ; on ne les exprime ici que pour rendre hommage aux cinéastes, comme aux journalistes de la presse, de la radio et de la télévision, qui, aujourd'hui, comprennent leur immense responsabilité. C'est grâce à eux, on peut maintenant l'espérer, que l'Occident apercevra peu à peu l'image véritable et complexe des peuples de l'Orient moderne.

D'un côté ignorance naïve, de l'autre connaissance imparfaite

LES pays d'Occident ne paraissent ni lointains ni très pudiques aux villes orientales agrémentées d'automobiles américaines, enrichies des produits mécaniques, électriques, chimiques, textiles de la plupart des industries d'Europe ou d'Amérique du Nord. Dans la mesure où les Etats asiatiques et africains sont en voie de développement et comptent sur l'aide étrangère pour hâter leur équipement économique, ils suscitent une concurrence de grande envergure qui dépasse, bien entendu, les visées simplement mercantiles ; il n'est guère de nation commerçante qui n'y déploie sa publicité plus ou moins discrète, et qui n'y entretienne des missions amicales ou techniques parfois assez nombreuses. L'habitant des capitales et des banlieues indonésiennes, thaïlandaises, indiennes, persanes, arabes, peut ainsi avoir le sentiment que l'Occident est tout à fait présent chez lui, rutilant ou tapageur sur les affiches, sur les routes, dans les boutiques, dans les cinémas. Il trouvera plaisant qu'on lui suggère d'étudier de plus près cet Occident.

Il est clair que le commerce, les biens de consommation, la propagande elle-même ne renferment en aucun cas l'essentiel des valeurs culturelles. Mais c'est une vérité qui ne paraît pas toujours évidente à l'homme de la rue. Les gens cultivés, au contraire, l'admettent volontiers, cela va de soi ; cependant, leurs difficultés ne sont pas moindres. Certains d'entre eux, qui ont fait leurs études dans des lycées et des universités de type purement occidental, et n'ignorent rien des civilisations d'un Occident qui leur est aussi familier que leur propre pays, ont du mal à se rendre

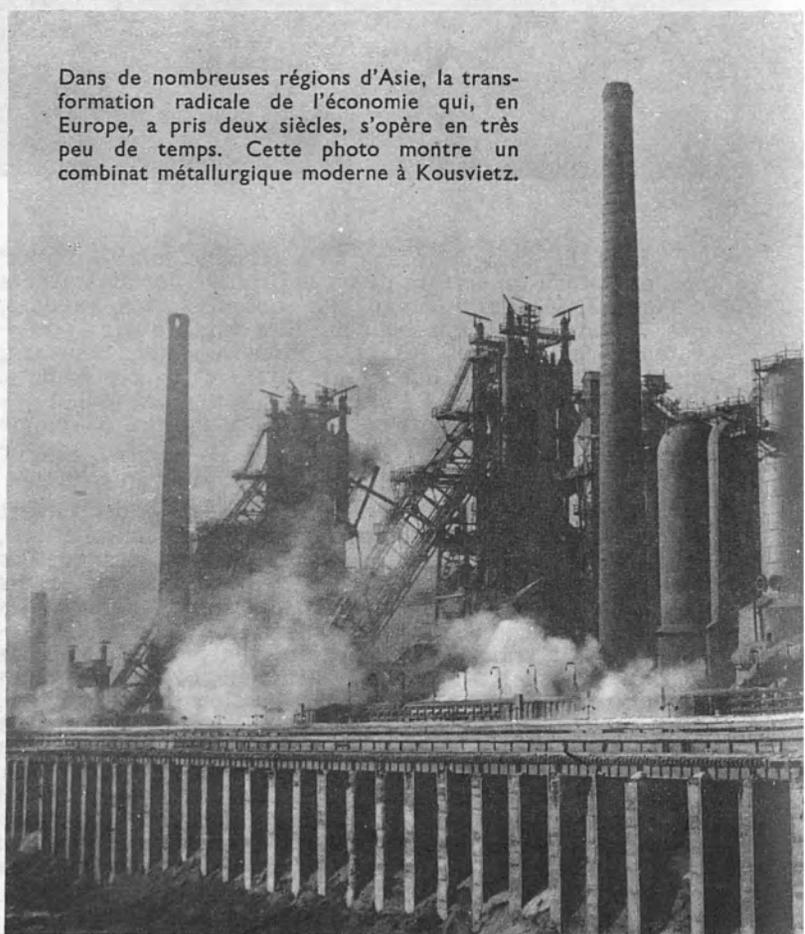
compte qu'ils sont, après tout, exceptionnels, et que le problème de l'appréciation des cultures étrangères demeure entier pour la masse de leurs compatriotes. D'autres semblent assurés de connaître à fond l'Occident parce qu'ils ont appris une langue européenne. Presque tous rencontrent des obstacles décourageants dans l'histoire des guerres ou des colonisations : il est parfois malaisé de distinguer entre les thèmes de la politique et ceux de la culture, et il y a sous toutes les longitudes des gens qui répugnent à goûter la littérature ou les arts d'une nation dont ils désapprouvent le gouvernement.

Ainsi s'expliquent une certaine bonne conscience, une certaine attitude de repli ironique. La curiosité intellectuelle à l'égard de l'Occident et de ses valeurs culturelles n'est pas dans tous les milieux orientaux la vertu la plus répandue. Les conséquences sont remarquables dans les jugements massifs qui, par exemple, condamnent l'« esprit occidental » dont le fameux matérialisme caractériserait en bloc l'Europe et les Amériques. Au matérialisme s'ajoute d'ordinaire une séquelle d'ismes scandaleux : impérialisme, alcoolisme, immoralisme, etc. Un Occident peuplé de chômeurs, de soudards, de jeunes gangsters et de femmes adultères n'a évidemment pas grand-chose à enseigner. Mais l'Occident admirable que célèbrent d'autres jugements non moins simplistes, et qui fascine parfois les jeunes gens, engendre des mythes également vides : cités tellement mécanisées que tout travail y est superflu, ou liberté sans frein d'un individualisme légendaire, ou encore, selon d'autres préférences, lendemains qui chantent dans l'usine collective.

D'un autre côté, lorsque l'on croit tout savoir de la volonté de puissance et de l'inquiétude radicale des Occidentaux, on ne se demande pas si, à l'origine de cette fièvre, de cet esprit de conquête, de cette passion de construire, il n'y aurait pas, par hasard, autre chose que des appétits. Quand on a identifié l'Occident avec ses techniques industrielles, on estime qu'il produira des machines et encore des machines, utiles, dangereuses ou amusantes ; on ne songe pas que des disciplines intellectuelles, sociales, spirituelles aussi, expliquent peut-être un progrès scientifique qui se développe, en somme, depuis quatre cents ans.

En d'autres termes, à l'ignorance naïve de beaucoup d'Occidentaux face à l'Orient correspond chez plus d'un Oriental une connaissance partielle de l'Occident, insuffisante pour écarter de graves erreurs quant aux valeurs culturelles. Certains critiques, par exemple, ne renoncent

Dans de nombreuses régions d'Asie, la transformation radicale de l'économie qui, en Europe, a pris deux siècles, s'opère en très peu de temps. Cette photo montre un combinat métallurgique moderne à Kousvietz.



pas à la tentation d'opposer au rock 'n roll la sérénité du paysan chinois, un Swami vénérable à Hitler, la bombe atomique aux sanctuaires irakiens de Kerbela. Il est permis de souhaiter que le public cultivé, en Orient, sente de plus en plus qu'il y a lieu d'explorer et d'apprécier, chez les peuples occidentaux, des réalités profondes, une histoire, une vie silencieuse, qui ne se révèlent ni dans la propagande ni dans le commerce d'exportation.

Si l'on conseille aux Européens, aux Américains, de mieux comprendre un Orient jeune, débarrassé de son pittoresque et de son « immobilisme », les Orientaux devraient peut-être prendre pour thème provisoire un Occident mystérieux, chargé de contradictions séculaires, et souvent plus épris de recherche désintéressée que de richesse et de confort. Il ne s'agit pas de substituer un cliché à un autre, mais bien de regarder les vérités quasi secrètes qui se cachent sous les apparences les plus impérieuses. Ainsi, au cas où l'on croit avoir une image suffisante des Etats-Unis, il est bon de s'intéresser, oubliant un moment Hollywood, aux poètes américains et aux moines américains ; le nombre des premiers comme des seconds surprendra peut-être. A un autre point de vue, un Oriental trouvera sans doute quelque profit à chercher ce que signifie la musique romantique allemande pour les millions d'hommes et de femmes, de Moscou à Buenos Aires, qui lui consacrent une ferveur inlassable.

Avant de juger il faut avoir lu, vu, écouté, compris

Il est inutile de multiplier ici ces exemples ou ces suggestions, qui tendraient à montrer que, de part et d'autre, l'appréciation mutuelle des valeurs culturelles exige avant tout un effort de lucidité. En Occident comme en Orient, toute personne assez instruite pour mesurer l'étendue de son ignorance devrait pouvoir remplacer les idées reçues par l'enquête personnelle, que méritent, dans tous les cas, les peuples, leurs livres, leurs peintures, leurs musiques, leurs systèmes de pensée, leurs modes de vie. L'école, l'édition, diverses organisations nationales et internationales auront sans doute à fournir les moyens et l'occasion de cette enquête. Mais chacun se rappellera, naturellement, qu'il sied toujours de suspendre son jugement — sur les hommes et sur les cultures — en attendant d'avoir lu, vu, écouté et compris.

Une question, pour finir. Si nous suivons les suggestions

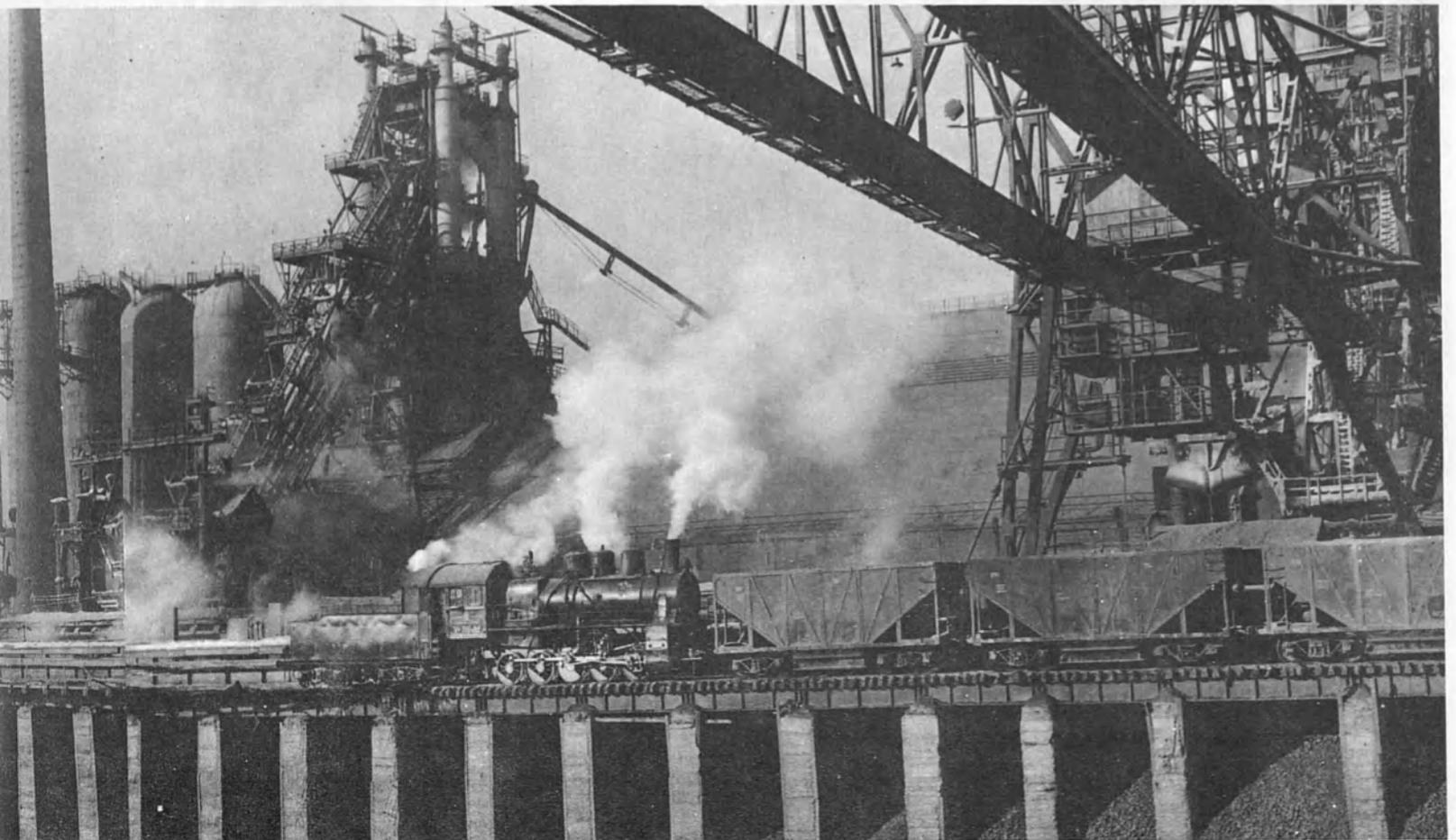
de l'Unesco, si nous nous efforçons de voir dans leur réalité historique les nations orientales, et de comprendre leurs cultures aussi largement qu'il est possible à un non-spécialiste, simplement curieux des ouvrages de l'esprit et des démarches de ses semblables, qu'aurons-nous atteint ?

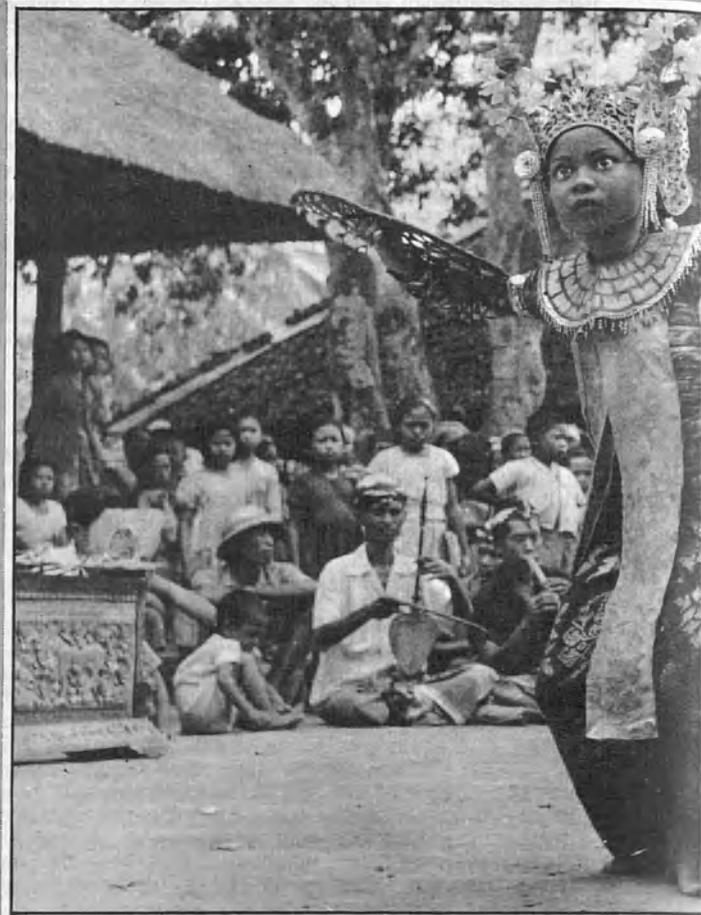
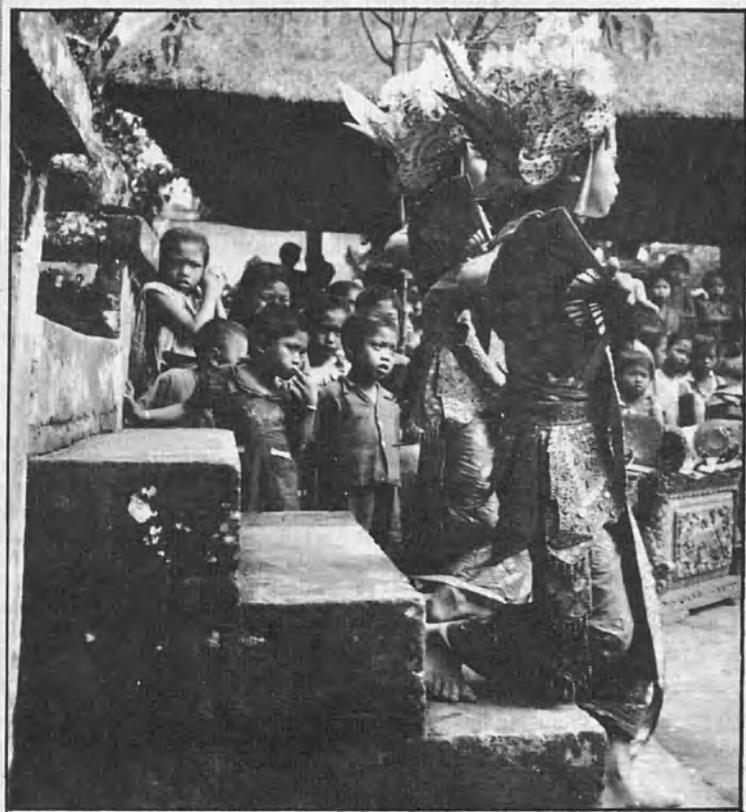
On pourrait répondre solennellement que nous aurons contribué ainsi à l'avènement d'une civilisation pacifique, planétaire, fraternelle. Cela est possible après tout. Mais il y a, plus sûrement, quelques qualités très simples à acquérir, quelques vertus peu répandues : la modestie, par exemple, et la tolérance.

Connaître la littérature, les arts, la pensée d'une nation, connaître ses traditions, ses méthodes d'enseignement et ses problèmes sociaux, ses mœurs vestimentaires et culinaires..., rien de tout cela n'entraîne forcément des conséquences pratiques. D'ordinaire, ces études ont pour effet d'affiner l'intelligence et la sensibilité. Elles apprennent que les hommes ne doivent pas demeurer étrangers aux hommes. Elles conduisent à penser qu'il y a une unité humaine, riche de formes nombreuses qui luttent contre la monotonie.

Les gens d'un pays, d'une ville et même d'une rue sont terriblement divers et imprévisibles ; nous ne les connaissons jamais. Mais, sachant ce qu'ils admirent, ce qu'autour d'eux on récite, lit ou chante, nous ne les ignorons pas non plus. En outre, nous les jugerons d'autant moins facilement que nous saurons un peu mieux ces choses. Donner son estime n'est pas toujours prononcer un jugement. La cathédrale de Chartres et les tragédies de Corneille, *Hamlet* et le *Novum organum*, le *Clavecin bien tempéré* et la *Critique de la raison pure* ne permettent pas de juger les Français, les Anglais, les Allemands d'aujourd'hui ; et l'on aurait tort, en général, de juger les Occidentaux d'après leurs poèmes ou leurs théologies. Cependant ces œuvres, ces monuments, ces révélations sont le patrimoine des Occidentaux ; ce sont pour eux, sinon des exemples et des termes de référence, du moins des images vivantes et fécondes. Il vaut la peine de se familiariser avec les images analogues qui inspirent les peuples de l'Orient, afin de les comprendre et de savoir les buts qu'ils se proposent. Peut-être comprendrons-nous alors que ce patrimoine nous appartient aussi, et que ces buts sont, en réalité, les nôtres.

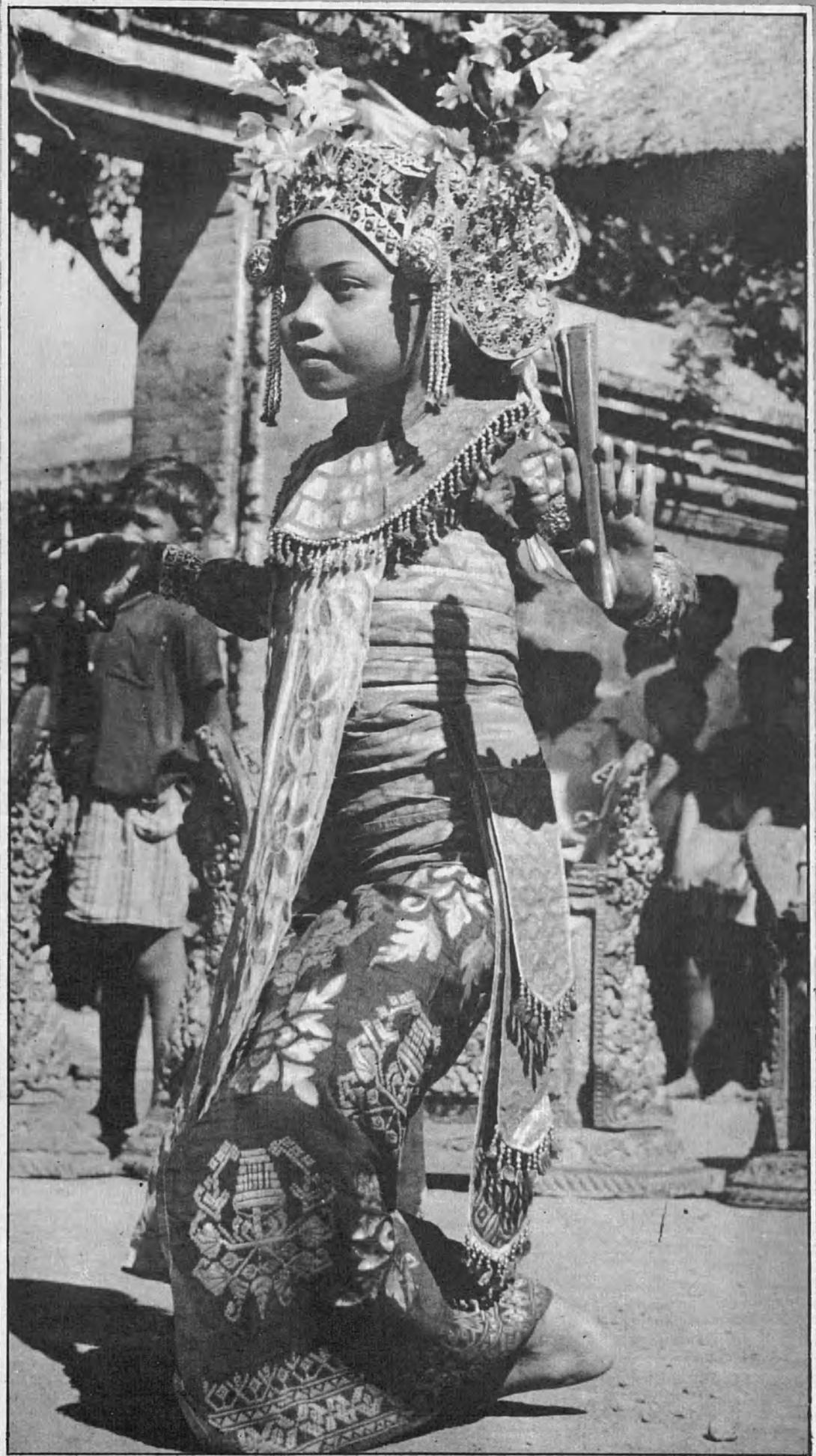
Les articles ci-dessus sont tirés de la brochure « Orient et Occident peuvent-ils se comprendre ? », produite par le Département de l'Information de l'Unesco en tant que contribution à la compréhension Orient-Occident. Cette brochure sera publiée prochainement.





Danses à Bali





Photos © Oliver G. Wackernagel - Bâle



Photo Ministère de l'Information et de la Radiodiffusion - La Nouvelle Delhi

LE PROJET MAJEUR DE L'UNESCO

par Jacques Havet

Dès les premières années de son existence, l'Unesco, dans son effort pour aider à l'avènement de la paix en créant un climat de compréhension mutuelle entre les peuples de traditions culturelles différentes, a consacré une part importante de son activité au rapprochement de l'Orient et de l'Occident. Mais ses entreprises, tout en reflétant une même inspiration, n'étaient pas encore étroitement coordonnées en fonction d'un but clairement défini.

En inscrivant au programme de l'organisation un « projet majeur relatif à l'appréciation mutuelle des valeurs culturelles de l'Orient et de l'Occident », la Conférence générale, réunie à New Delhi en novembre 1956, ne s'est pas proposé d'autre but que cette concentration et cette continuité dans l'action de l'Unesco.

Le programme de ce projet majeur se développe sur trois plans fondamentaux : celui des études et des recherches de base, celui de l'éducation, celui de la vie culturelle du grand public. Cependant, son propos n'est pas de favoriser les études savantes comme telles : d'autres aspects du programme de l'Unesco y pourvoient.

Jacques Havet, philosophe et écrivain français, ancien élève de l'École Normale Supérieure, est chargé à l'Unesco de la coordination du Projet Majeur Orient-Occident.

Il est de tirer le meilleur parti de ces études pour la formation du non spécialiste, de l'homme de la rue.

Des entretiens et des rencontres intellectuelles sont organisés pour analyser et approfondir les valeurs culturelles et les conditions de leur appréciation : facteurs religieux, scientifiques, problèmes philosophiques et moraux, problèmes d'échanges.

Des études et des publications de sciences sociales tendent à mettre à la disposition du public une connaissance plus exacte de l'évolution actuelle des sociétés orientales, et des transformations de leurs valeurs traditionnelles.

Une enquête systématique est en cours pour dresser un tableau des grands ouvrages de synthèse susceptibles de donner au public une idée exacte et à jour des civilisations les plus importantes — encyclopédies, histoires générales, études comparatives, etc.

On se propose, au cours des années à venir, de mettre en chantier une enquête sur l'enseignement des littératures modernes, de contribuer par des bourses de voyage à la formation d'un personnel plus nombreux de traducteurs capables de rendre dans les langues de l'Occident l'esprit des grandes œuvres des littératures orientales, de favoriser le jumelage d'institutions universitaires.

Dans le domaine de l'éducation, se pose tout d'abord la grande question des programmes scolaires. Les manuels, les divers auxiliaires de l'enseignement doivent être améliorés pour favoriser l'appréciation mutuelle des valeurs culturelles : telle est la finalité d'un programme actuellement en cours, qui culmine avec une réunion d'études qui s'est tenue en octobre 1958 à Tokyo.

L'Unesco encourage aussi ses Etats membres à consacrer à leurs valeurs culturelles nationales des livres de lecture récréative adaptés à l'esprit des jeunes gens, qu'elle mettra à la disposition des écoles d'autres pays. Dans le même esprit, elle se propose de publier elle-même de courtes brochures de synthèse à l'usage des maîtres et des élèves.

Dans les réseaux d'écoles associées qui participent à son action, elle met à l'épreuve les méthodes pédagogiques les mieux adaptées aux fins du Projet majeur : des réunions permettent, par la confrontation de ces expériences, d'en tirer tous les fruits. Les associations internationales du personnel enseignant s'associent à ce vaste ensemble.

De même, dans le domaine des activités de jeunesse, des activités d'éducation des adultes, l'Unesco assiste les groupements qui organisent réunions et stages d'études entre dirigeants d'Orient et d'Occident.

A l'intention directe du public se développe un programme de traductions de grandes œuvres des littératures classiques et modernes d'Orient et d'Occident ; des albums sont publiés pour faire connaître des chefs-d'œuvre peu connus de l'art ; des expositions itinérantes de reproductions d'œuvres d'art embrassant des périodes importantes sont mises en circulation parmi les Etats membres : la dernière en date concerne l'art de l'aquarelle en Orient et en Occident. Parallèlement, l'Unesco prépare la publication de matériel de projection, de volumes à bon marché offrant au grand public un matériel iconographique d'accès facile. Les échanges entre musées sont encouragés, pour remédier aux lacunes des principales collections d'Asie et même d'Occident. En 1959, l'Unesco mettra en chantier la publication de deux séries parallèles d'ouvrages populaires dont chacun donnera au lecteur le

panorama de la littérature ou de l'art d'un pays d'Orient.

Les grands moyens d'information sont pour l'Unesco l'objet d'une attention privilégiée. L'Organisation met à la disposition des journalistes et des producteurs de radio des articles et des émissions types, des informations de base ; elle favorise les échanges et la coopération entre eux, réalise des programmes d'émissions musicales comparatives, des reportages ; elle diffuse les listes des meilleurs films utilisables au cinéma ou à la télévision pour répandre une appréciation authentique des valeurs culturelles d'Orient et d'Occident ; elle compose des expositions de photographies.

Au musée Cernuschi à Paris a été organisée, en novembre 1958, pendant la Conférence générale, une exposition sur l'interdépendance des cultures ; un film en sera tiré ultérieurement.

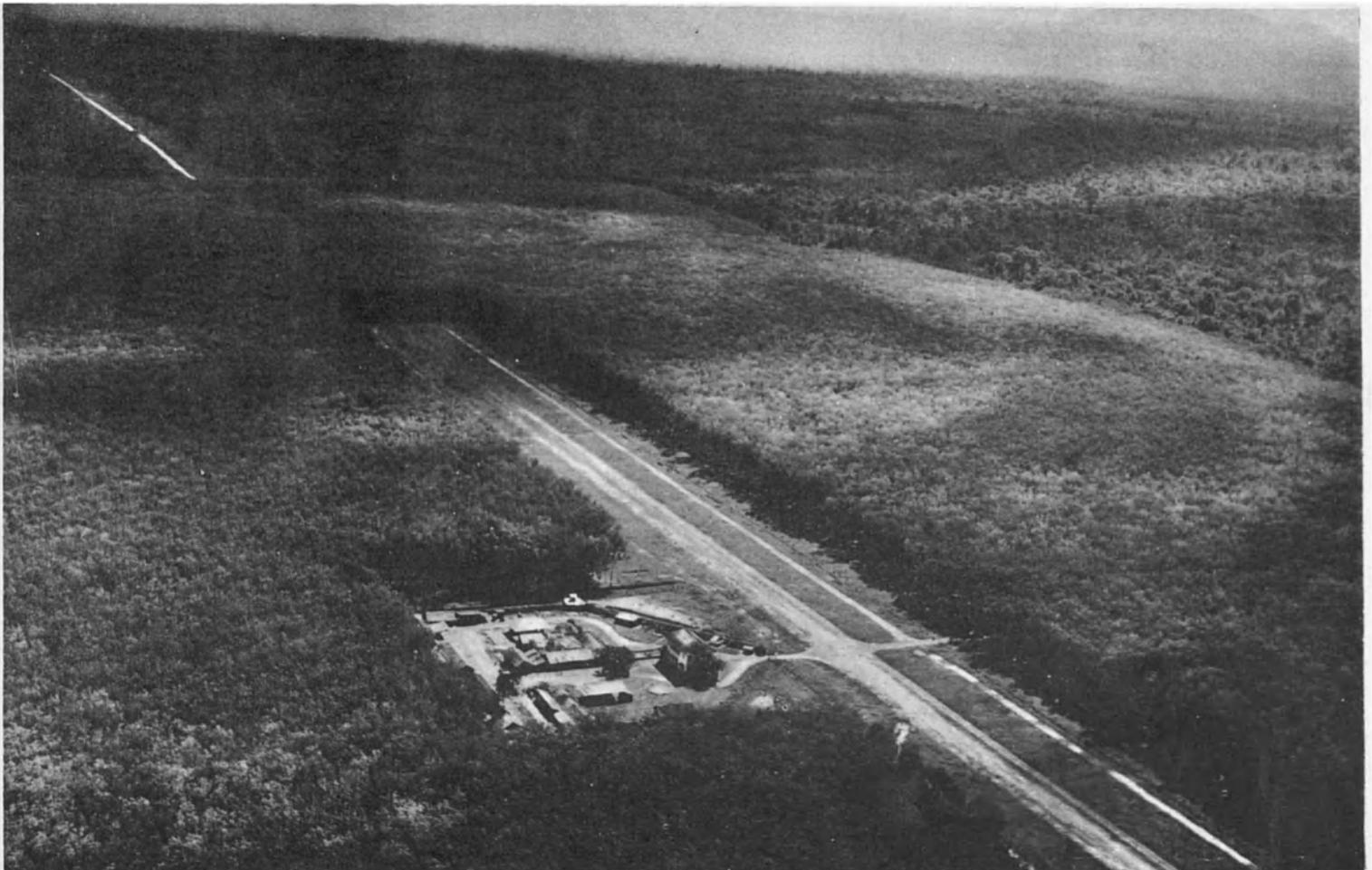
Ce sont là quelques aspects des activités par lesquelles l'Unesco s'efforce d'apporter au public le plus large une connaissance plus vivante et plus authentique des valeurs culturelles de civilisations éloignées et peu connues. Afin de concentrer cette action, l'Organisation encourage la mise en œuvre, par ses Etats membres, de campagnes — par exemple de « semaines de compréhension Orient-Occident » — et place à leur disposition certains services.

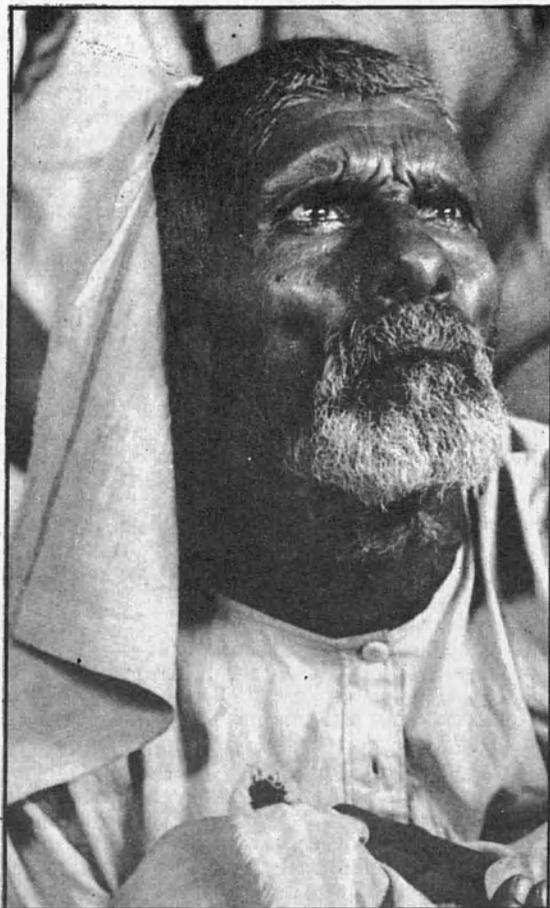
Mais la cheville ouvrière de ce Projet majeur, ce sont sans doute les contacts humains directs qu'il permet, tant à la faveur des réunions, entretiens, stages d'études, tournées de conférences, prévus au programme qu'à la faveur des bourses d'étude et de voyage que l'Unesco accorde aux spécialistes des sciences de l'homme pour des études approfondies.

Telle est, dans ses grandes lignes, la structure de ce Projet auquel va être consacré un effort systématique de dix ans. L'appel que l'Unesco a lancé à ses Etats membres, aux organisations internationales non gouvernementales, n'est pas resté sans écho. Dès maintenant, on peut augurer favorablement du développement de ce projet. Sans doute, d'ailleurs, l'expérience acquise au cours de son exécution amènera-t-elle à en réviser le contenu concret. Mais sa visée ultime n'en sera certainement pas altérée.

LES ROUTES DE L'AIR ont ouvert à la vie des régions d'Asie jusqu'ici isolées ou même complètement inaccessibles. Ci-dessous, le terrain d'atterrissage d'une grande plantation d'Indochine qui permet aux dirigeants de surveiller les cultures et d'atteindre rapidement les centres importants. Photo de la page opposée : maisons flottantes sur le Jhelum, au Cachemire.

Werner Bischof © Magnum Photos

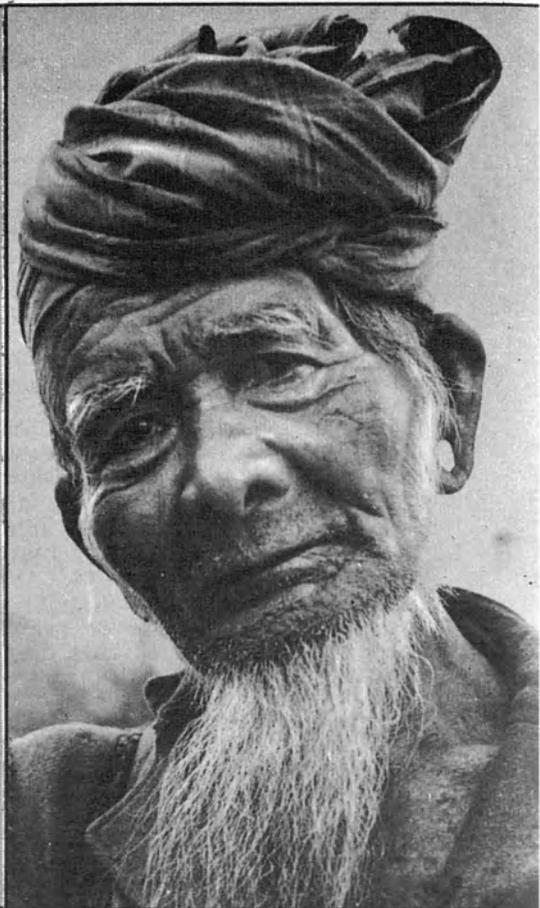




L'OCCIDENT DEVRAIT OUBLIER ET L'ORIENT SE SOUVENIR

A droite, chef Bagobo, Philippines;
à gauche, habitant de Bihar, Inde.

Photos OMS



par Charles Ammoun

Ministre Plénipotentiaire, Délégué permanent du Liban auprès de l'Unesco

L'HISTOIRE n'est pas seulement le miroir du passé. Nous agissons souvent sous son influence dans le présent ; elle commande, dans une notable mesure, notre comportement dans l'avenir. Dans le cerveau vierge de l'enfant ou de l'étudiant, le monde d'hier est réfléchi par les livres où il l'apprend. Et ce savoir, il va le projeter sur le monde de demain.

Essayons de cerner ce qui intéresse le Comité consultatif international de l'Unesco pour l'appréciation mutuelle des valeurs culturelles de l'Orient et de l'Occident. Ce n'est pas la recherche historique pure. C'est la transformation de l'histoire et des écrits historiques en action. C'est la mesure dans laquelle les notions acquises se traduiront demain dans les faits, par plus de compréhension ou d'incompréhension entre les peuples. Ce qui nous intéresse, au premier chef, c'est l'histoire contemporaine, c'est l'histoire vivante.

Les enseignements de l'histoire ancienne ou moderne ont certainement des répercussions sur l'intelligence et sur l'action. Mais leurs effets se bornent le plus souvent à des tendances d'esprit. Ils ne poussent pas à l'action directe. Ils laissent dans notre inconscient une sorte de curieux mélange d'aversion ou de sympathie. Notre but, c'est un apaisement des esprits. Notre action doit donc essentiellement porter sur l'histoire contemporaine.

Cette histoire ancienne ou moderne, nous ne la négligerons pas complètement. Nous orientaux surtout. Pour parler brutalement, c'est dans le passé que nous avons été le plus souvent forts, puissants, vainqueurs. Nous avons connu, nous aussi, notre heure de prépondérance. Notre civilisation, notre culture, nos armes, étaient incomparables.

Nous puiserons dans notre histoire des motifs d'espérer. Le Libanais que je suis, géographiquement asiatique, y trouve un double motif de fierté. Tout ce qui lit et navi-

gue doit quelque chose aux Phéniciens, et nous participons à tout l'éclat et la gloire de la civilisation et de la culture arabes projetées depuis le désert, jusqu'aux Pyrénées dans de magnifiques réalisations d'art et de science.

Précurseurs de la Renaissance, ancêtres à leur façon de Léonard de Vinci et de Christophe Colomb, découvreurs de l'apport grec pieusement transmis à l'Europe, et, par personne interposée, inventeurs du Nouveau Monde, pères de l'algèbre, de la chimie et de l'arc en ogive, ils ont autant que tout autre contribué à l'évolution du monde.

L'apparition du charbon sonne l'heure d'une décadence. Il n'existait pas sur leur sol, ou ils n'avaient pas su le trouver. D'une façon générale, il leur manquait une source d'énergie, quand elle se révéla dans les profondeurs du désert, ils n'avaient plus le moyen de l'utiliser.

Il y a là une leçon. Combien de puissance et de gloire, de culture, de civilisation, qui dominèrent le monde et firent son envie, sont réduites à deux ou trois siècles de distance, à peine, à quelques pages de l'Encyclopedia Britannica. Aucune civilisation et aucun pays n'est sûr d'échapper à ces caprices du destin.

Mais nous, orientaux, devons éviter comme la peste, à la faveur de cette histoire, de nous complaire dans nos gloires passées, d'en profiter pour vivre dans les mirages d'hier; et pendant que nous dilapidons l'héritage magnifique de nos pères, de justifier notre inaction, nos divisions, notre vanité, en jetant à la figure de l'Occident étonné, les pages écrites en lettres d'or par nos ancêtres. Il nous faut juste assez d'histoire pour éviter le complexe du présent, et pas trop pour nous endormir dans les joies de la Capoue historique.

Dans l'histoire contemporaine, les passions sont encore vives, et souvent vivants les acteurs. Les plaies ne sont pas encore cicatrisées et les conflits d'intérêts ne sont pas apaisés.

L'évolution du monde, depuis 1914, a été extrêmement rapide. Prenons les faits, une carte et des statistiques. Il y a eu un immense bouleversement. Et plus particulièrement dans les relations entre l'Orient et l'Occident.

Ce temps est caractérisé par l'accession à l'indépendance de très nombreux Etats. L'influence de l'Occident —

Pour l'aider à définir et à mener à bien le programme de longue haleine que constitue le Projet Majeur, l'Unesco s'est entourée des conseils d'un Comité Consultatif international au sein duquel sont représentées les différentes cultures d'Orient et d'Occident. L'article publié ci-dessus, ainsi que celui paraissant en page 26, sont basés sur des exposés présentés à la dernière session de ce Comité.

peut-être faudrait-il dire, celle de l'Europe surtout, si on voulait être plus précis, et encore il faudrait parler de sa présence ou de son implantation militaire et politique — a connu un extraordinaire recul. La contraction de cette peau de chagrin, c'est tout le drame des temps modernes.

Comment l'histoire de cette évolution peut-elle contribuer à une meilleure appréciation des valeurs mutuelles ? Pour être complète, elle devrait aujourd'hui envisager deux modes d'action.

Le premier serait l'oubli. Mourrons-nous de notre mémoire ? Et comme il est agréable à certains moments de la laisser au vestiaire des temps modernes et de l'y perdre ! La conception nouvelle de l'histoire devrait être basée sur un oubli total d'une forme du passé.

Il faut oublier qu'on a occupé un pays, qu'on a été forcé de le gouverner par la force, qu'on l'a exploité économiquement, qu'on l'a humilié par les formes les plus diverses de la discrimination légale ou sournoise, qu'on a ravalé sa culture et sa langue, qu'on a méprisé ses institutions et sa foi, et qu'il sort encore tout meurtri dans sa chair, sa dignité et son amour-propre de ces pages d'histoire.

Quand cela n'est plus, ne pas garder la nostalgie dans l'esprit et le cœur de tout ce passé. Il n'y a plus de reconquête autre que culturelle.

Oublier surtout la notion de race supérieure, et ces taches roses, vertes et bleues qui, sur les atlas d'hier et les cartes murales étaient le symbole coloré d'une servitude ou d'une domination, l'illustration de relations de seigneurs à serfs ou même à esclaves. Je ne crois pas cultiver le paradoxe en insistant sur ce côté apparemment futile : mais qui dira le mal fait au monde par cette insidieuse nostalgie de la couleur, emblème de la possession pour

l'un, signe de l'humiliation pour l'autre. Il y a toute une rééducation de l'œil à faire.

Un manuel d'histoire se ressent plus que tout autre livre du souffle qui l'anime. Nous pouvons compter sur l'appui entier et la bonne foi de tous les gouvernements d'Orient et d'Occident, pour insuffler cet esprit à leurs écoles, à leurs lycées et à leurs universités. Et les générations montantes, qui auront désappris la haine ou le mépris, se tendront à travers les océans des mains amicales. Nous aurons rétabli le pont de l'amour et de l'amitié.

Je m'aperçois avec terreur que j'ai surtout écrit en oriental. Je voulais pourtant me dépouiller ici du vieil homme. Et l'exemple serait mauvais et contraire à notre esprit, si je n'arrivais pas à sortir de cette gangue.

L'oubli, nous le demandons à l'Occident. Pour l'Orient, nous lui demanderons de faire appel au souvenir. C'est là le deuxième signe. Lui demander de se souvenir de tous les bienfaits de l'hygiène, de la science et de l'éducation : des routes, des ports, des hôpitaux, de son accession aux techniques modernes, condition de son salut. Lui demander aussi de garder le souvenir du dévouement des éducateurs, des médecins et des missionnaires, ou même des militaires qui furent les trois à la fois. Lui demander enfin de ne pas oublier, si paradoxal que cela puisse paraître, qu'il a souvent acquis dans ces luttes et dans l'exemple aussi, le sens de la dignité, le sens de la liberté, et que dans ces épreuves il a pris conscience de sa personnalité historique, politique ou nationale.

L'Occident n'a jamais pu cacher son vrai visage sous le masque qu'il nous montrait, et quand il l'enlevait pour souf-

Suite
au
verso

DEVANT LE GRAND BOUDDHA de Kamakura, près de Yokohama, une classe d'écoliers japonais pose pour le photographe. Ce bronze géant, se trouvait autrefois à l'intérieur d'un bâtiment qui fut emporté par un raz de marée en 1495.

Photo © Oliver Wackernagel, Bâle



L'amour-propre froissé est à la base d'un grand nombre de malentendus

fler, il redevenait lui-même. Ces courts instants de vérité nous ont permis de modeler sur ses traits certains des nôtres, ou plutôt de les retrouver, enfouis qu'ils étaient sous des siècles de servitude et d'oppression.

Ne pas oublier surtout la langue, c'est par elle que nous avons pris contact avec le siècle nouveau, et chacun de nous dans un aspect de sa formation ne serait plus lui-même sans cet apport. Pour ma part, je m'y suis tellement confondu que je ne peux parler d'apport étranger pour désigner cette langue qui nous a mis en contact avec toutes les sciences, techniques ou humaines, avec de nouvelles et magnifiques disciplines de l'esprit, qui nous a permis de bénéficier de l'effort universel, d'assimiler l'acquis de l'humanité et de le mélanger au nôtre.

Quelques notions devraient être l'objet d'une attention particulière. Il faut combattre particulièrement la discrimination. Le mot, nouveau pour une chose ancienne, n'a pas encore été défini avec précision. Il cache essentiellement une inégalité de traitement basée sur un préjugé ; le préjugé n'est souvent que la couverture philosophique d'intérêts matériels et précis. Ce sujet est d'importance capitale dans l'idée que l'Occident et l'Orient se sont faite l'un de l'autre.

L'amour-propre froissé est à la base d'un très grand nombre de malentendus entre l'Orient et l'Occident. Jusqu'à une date récente, l'Occidental, et l'Européen plus particulièrement, était le maître du monde. Il était la source de la toute-puissance. Deux ou trois générations durant, cela a été vrai. Comment n'en résulterait-il pas un petit sentiment de supériorité, conscient ou inconscient, et appelé à se traduire dans les faits de façon brutale, sournoise ou même polie.

Nous, Orientaux, sommes aussi en la matière extrêmement chatouilleux. Nous donnons souvent, beaucoup trop souvent, l'impression d'écorchés vifs ; la moindre remarque nous déplaît et nous irrite. Des années, parfois des siècles de mépris ou de remarques insolentes nous ont laissé l'épiderme hypersensibilisé. Nous ne savons plus admettre autre chose que la louange hyperbolique. Notre accession à l'indépendance n'a fait de nous ni des Etats, ni des nations, ni des êtres parfaits.

On conçoit à la rigueur que, dans l'enthousiasme des premiers jours de la liberté recouvrée, nous nous soyons laissés griser par la magie du mot, et la réalité de la chose. Mais aujourd'hui, une des conditions de notre survie et de notre salut, c'est de voir plus clair en nous-mêmes, de déceler nos défauts, nos faiblesses, voire nos tares, et de les combattre. D'accepter les critiques, les remarques et même une sympathique ironie, de les provoquer.



Nous sommes confrontés avec un nouveau problème : l'hiatus historique. Entre le moment où nous quittons les bancs de l'université et celui où nous agissons, le monde n'est pas resté immobile. L'accélération de l'histoire n'est plus à démontrer. Par un phénomène d'osmose ou de contagion, dont nous retrouvons les causes dans les techniques modernes, l'histoire participe à l'accélération de la vitesse des moyens de communication et des moyens de transmission de la pensée. Dans cette course entre l'événement et l'idée que nous avons imaginée de ses contours, c'est l'événement qui nous dépasse.

Pris dans les remous de la vie et dans une forme de lutte quotidienne, il ne nous reste que l'information parlée ou écrite. Dans combien de pays n'est-elle pas dirigée, sinon contrôlée ? Quelle est son indépendance à l'égard de nombreuses puissances politiques ou économiques ?

L'homme moderne n'a guère le temps de réfléchir, l'homme politique ne fait pas exception à la règle. Il lui faut des miracles d'énergie et de volonté pour rentrer en lui-même et procéder dans le calme à une étude objective et précise des faits. Il est encore plus dur de dépasser le cadre national et de tirer d'événements qui se déroulent d'une façon désordonnée aux quatre coins de la planète, les conclusions d'ensemble.

L'hiatus est profond entre ce qu'a appris l'étudiant et ce que n'a pas appris, n'a pas assimilé l'homme d'action, dans un monde en rapide et perpétuel mouvement. Tout cela est encore bien plus vrai des relations Orient-Occident où les changements ont été rapides et profonds. Ils ont touché la nature ou l'essence même de leurs rapports : ils ne sont plus du même ordre.

Il faut envisager une révision de l'histoire contemporaine dans les rapports Orient-Occident à l'usage des adultes. Nous pouvons être, en la matière, novateurs et audacieux.

Je penserais à une sélection de quelques Orientaux, une sorte de corps de professeurs ou de conférenciers itinérants qui feraient des cours dans les universités, mais dont l'action principale serait surtout celle de missionnaires.



Il reste un dernier aspect. Celui de l'avenir. Je crois qu'il faut faire l'histoire de l'avenir des relations entre l'Orient et l'Occident. Et sans avoir recours à un devin, à un mage ou à un prophète.

Cette histoire de demain, nous ne la ferons pas dans les détails. Mais il est possible de prévoir les grandes lignes de son évolution. Après avoir oublié ou désappris la haine, il nous restera à bâtir. Et pour cela, montrer, par des exemples choisis, l'impossibilité de la solitude nationaliste.

Nous touchons ici un chapitre délicat. Il y a indiscutablement, dans toute une partie du monde, une montée accélérée de nationalisme. Elle est irréversible. Il est vain de la combattre. Il faut l'utiliser. Le nationalisme est dépassé. Il est venu trop tard dans un monde trop vieux.

Il faut l'accepter, comme un bien ou un mal nécessaire. Je dis bien nécessaire. Même s'il s'agit là d'une notion périmée ou dépassée par l'évolution de la science et de la pensée modernes, une cure de nationalisme — ou un accès — permettent à des pays qui viennent d'accéder à l'indépendance de prendre plus nettement conscience d'eux-mêmes, dans tous les domaines. Et au point de vue culturel surtout. Ils retrouvent leur langue, leur littérature, leurs poètes, leurs historiens. Plus rarement leurs savants.

Il y a dans ce réveil des aspects parfois naïfs. Faisons en sorte qu'il n'y en ait pas d'odieux et que soient bannis les excès qui conduisent parfois à condamner les chiffres arabes au nom du nationalisme du même nom et autres excès du même genre en voie de disparition d'ailleurs, s'ils ont jamais existé.

Cette éruption passée, nous arrivons à un autre aspect du problème. La nécessité d'une collaboration étroite, dans tous les domaines et celui de la culture plus particulièrement. Les échanges sous toutes leurs formes, l'interpénétration, l'interdépendance.

Faire revivre la culture d'un pays, lui retrouver ses lettres de noblesse, elles en ont toutes. Voilà le premier but. Un peu de nationalisme ne messied pas à cette tâche.

La vivifier, l'entretenir, en faire quelque chose de dynamique, de moderne, d'attirant par le contact avec d'autres cultures, c'est-à-dire pour nous, les occidentales ou l'occidentale. Et cela franchement, sans arrière-pensée, loyalement, avec ce sentiment d'estime nécessaire pour toute tâche. Faire de la culture l'instrument d'élévation des élites et de pénétration des masses.

Si nous pouvions infléchir l'enseignement ou la conception de l'histoire dans le sens de nos travaux, nous aurions dans quelques années des générations plus proches l'une de l'autre. Et des adultes, plus éclairés sur un monde en perpétuel devenir et qui ne présente plus que de lointaines comparaisons avec celui qui s'est imprimé dans leurs jeunes cerveaux, il y a deux ou trois décades.

Faire surtout comprendre la nécessité de la solidarité humaine. Encore une vérité première. Mais ces vérités premières, il semble nécessaire aujourd'hui de les répéter sans cesse. On ne les admet, en principe, que pour les ignorer dans l'action.



Photo Werner Bischof © Magnum Photos

LE CERCLE DE FAMILLE OFFRE PARTOUT DANS LE MONDE UNE IMAGE DE CHALEUR ET DE SÉCURITÉ, QUE CE SOIT A TOKYO OU EN ASSAM.

Photo © Sunil Janah, Calcutta



DEUX CIVILISATIONS, UNE MÊME CRISE



Photo J. Ph. Charbonnier © « Réalités »

Dans les immenses étendues de la Mongolie, le cheval est le moyen de locomotion naturel; les enfants apprennent à monter à l'âge de 4 ou 5 ans sur des poneys réputés pour leur vitesse et leur endurance.

par **K. D. Erdmann**

Professeur d'histoire moderne à l'Université de Kiel (R.F.A.)

DEPUIS Turgot, les Européens ont pris l'habitude de classer les cultures historiques dans un ordre chronologique qui constitue en même temps une hiérarchie de valeurs. Turgot lui-même distinguait trois stades de l'évolution historique : l'âge théologique, l'âge métaphysique, l'âge des sciences expérimentales. Les sciences expérimentales s'étant développées en Europe, les Européens pouvaient se considérer comme placés à la pointe du progrès et tenir les autres cultures pour attardées.

Dans son livre sur la Pensée européenne au XVIII^e siècle, Paul Hazard décrit très justement cette attitude : « On ne cessait pas de louer les vertueux Chinois et les sages Egyptiens ; mais il fallait bien avouer que ni la Chine ni l'Egypte n'avaient tenu les promesses qu'elles avaient faites jadis. Elles étaient demeurées inertes, tandis que l'esprit de l'Occident avait manifesté une curiosité inlassable. Jamais il ne s'était arrêté, de sorte que les Grecs et les Latins eux-mêmes étaient dépassés par le présent... ainsi l'Europe moderne valait mieux que l'Europe ancienne... Non pas que ses fils fussent exempts

de défauts. Agités, leur histoire était celle d'incessantes révolutions, et leurs annales un tissu de malheurs, de folies et de crimes. Corrompus par le luxe, ils exploitaient cruellement les habitants des colonies qu'ils avaient conquises. Pourtant ils gardaient le droit d'être fiers d'eux-mêmes. Pourquoi les Asiatiques et les Africains n'avaient-ils pas abordé dans leurs ports, conquis leurs territoires, imposé leur autorité aux princes autochtones ? Parce que les Européens étaient les plus forts, parce qu'ils étaient les plus sages ; étant les plus sages, ils représentaient un degré plus avancé de civilisation. »

Cette conviction de la supériorité de l'Europe, et de son esprit de progrès, a trouvé dans la philosophie de Hegel une expression qui devait avoir une grande influence historique. Hegel place l'histoire sous le signe de la liberté. Selon sa célèbre formule, l'histoire universelle est l'histoire du progrès dans la conscience de la liberté. Pour lui, le cours de l'histoire mondiale débute en Extrême-Orient, et se poursuit au Moyen-Orient, en Grèce et à Rome pour trouver son aboutissement dans la culture européenne. Il ne considère pas les diverses cultures comme des

expressions différentes de la faculté naturelle que possède l'homme de se représenter et de se comprendre comme tel dans le cadre du monde. Au contraire, vues du sommet que la culture européenne a atteint au XIX^e siècle, les plus grandes cultures de l'Asie et de l'Europe ancienne apparaissent comme des étapes dépassées du développement historique.

S'opposant vigoureusement à Hegel, Ranke a exprimé la conviction que toutes les époques ont été « en contact direct avec Dieu ». La philosophie de l'histoire de Hegel doit son influence au fait qu'elle a joui d'une autorité pour ainsi dire sacro-sainte en Prusse, pendant une certaine période, et qu'elle a connu vers la fin du XIX^e siècle un regain de vigueur avec l'école hégélienne d'Oxford, qui devait marquer très fortement la pensée des impérialistes libéraux anglais du début du XX^e siècle.

Chacun de nous a de fréquentes occasions de constater que la fin de la domination coloniale européenne ne signifie nullement la fin du processus d'europanisation, commencé il y a cent ans. Au contraire, ce processus s'accélère depuis que les peuples libérés d'Asie ont entrepris eux-mêmes, avec toute leur énergie, de reconstituer et de moderniser leur structure économique, politique et sociale. Nul ne peut prévoir ce qu'il adviendra de l'antique patrimoine philosophique, religieux et artistique de ces peuples. Peut-être naîtra-t-il de la confrontation du passé et du présent une culture qui marquera un chapitre nouveau dans l'histoire de l'humanité.

Pour situer dans leur vraie perspective historique les relations entre l'Est et l'Ouest, il faut bien se rendre compte toutefois que le développement de la civilisation technique moderne signifie, même pour l'Europe, une coupure profonde, voire une rupture, avec le passé. La vie d'un Européen d'aujourd'hui diffère plus de celle d'un citadin ou d'un campagnard du temps de Goethe, il y a quelque 150 ans, que la vie de ceux-ci ne différerait de celle de leurs ancêtres du haut Moyen Age, 1 000 ans plus tôt. La recherche historique fait apparaître de plus en plus clairement que le tournant décisif de l'histoire européenne ne se situe pas vers 1500, entre le Moyen Age et les temps modernes, mais bien à l'époque de la grande révolution industrielle, politique et sociale des XVIII^e et XIX^e siècles.

L'homme s'est donné pour tâche de franchir les limites que lui avait imposées la nature, de vaincre l'espace et le temps. C'est la règle de la planification et des chiffres dans les domaines économique et social, comme dans le domaine technique. La considération déterminante n'est plus le respect pour l'état de choses résultant de l'histoire et de la tradition, mais l'efficacité pratique. La classe des propriétaires fonciers et les communes urbaines privilégiées avaient constitué pendant un millénaire les éléments de base de la structure sociale de l'Europe. Ce monde, où la vieille culture européenne avait son assise,

a disparu. La bourgeoisie possédante ou cultivée, puis la classe ouvrière, sont devenues les forces déterminantes du point de vue historique, et le processus de transformation sociale commencé voici 150 ans n'est pas encore parvenu à son terme. La question qui préoccupe tous les éducateurs du monde occidental est de savoir ce qu'il adviendra dans ces conditions du patrimoine culturel et intellectuel de l'Europe, et si, par exemple, la formation humaniste fondée sur l'étude des langues anciennes, garde encore de nos jours une chance de survie.

Cette incertitude actuelle de l'Europe en face de son destin culturel peut se comparer, d'un certain point de vue et compte tenu de toutes les différences existantes, à celle des grandes cultures de l'Asie qui se sont engagées dans la voie de l'europanisation. La même question se pose aujourd'hui à tous les peuples cultivés de la terre : comment préserver un patrimoine culturel séculaire et vénéré, dans un monde dominé par la technique et la bureaucratie ? Est-il dans l'ensemble possible, et est-il souhaitable de le faire ? Les peuples de l'Orient et de l'Occident ont-ils conscience de cet aspect commun de leur situation culturelle actuelle ?

L'Occidental est surtout fasciné en Asie par les éléments de la culture traditionnelle : les religions, la philosophie, la sagesse, l'art ; par comparaison, la culture moderne de l'Asie et ses problèmes actuels l'intéressent relativement peu. Inversement, l'Occident attire les peuples d'Asie presque exclusivement par sa civilisation scientifique et technique moderne, qui fait oublier la vieille Europe. Ainsi, un équilibre semble devoir s'établir, et peut-être le projet Orient-Occident de l'Unesco présente-t-il à cet égard un intérêt particulier. L'Occidental, auquel l'Asie libre apparaît comme le théâtre d'importants événements d'histoire mondiale, peut être amené à reconnaître que les efforts des peuples de l'Asie pour trouver une synthèse entre leur grande et respectable tradition culturelle et les exigences industrielles et techniques de l'époque moderne le concernent aussi directement.

Une telle synthèse est-elle partout souhaitée, et pourra-t-elle être réalisée là où elle est souhaitée ? C'est là une autre question. Quoi qu'il arrive, c'est là ce qui constitue, pour l'Occidental conscient de la situation où se trouve sa propre culture, l'intérêt essentiel et actuel des événements qui se déroulent et peuvent encore se dérouler dans les pays d'Asie. Inversement, on peut se demander jusqu'à quel point les peuples de l'Asie, qui ont entrepris de s'assimiler l'industrie et la technique occidentales, se rendent compte que celles-ci ne représentent qu'un certain aspect de la culture occidentale. L'industrie et la technique sont issues des sciences de la nature, et celles-ci font partie intégrante du patrimoine intellectuel, et je dirai même spirituel, de l'Europe. L'Europe moderne est séparée par un fossé de l'Europe ancienne, mais elle puise toujours son énergie vitale dans les profondeurs de son expérience spirituelle et de son patrimoine historique.



Photo J. Ph. Charbonnier © « Réalités »

Classe de chimie à l'Université d'Ulan-Bator, capitale de la Mongolie Extérieure.



Photo Werner Bischof © Magnum Photos.

Traitement de l'hévéa au Cambodge.



Photo Haut-Commissariat de Ceylan à Londres

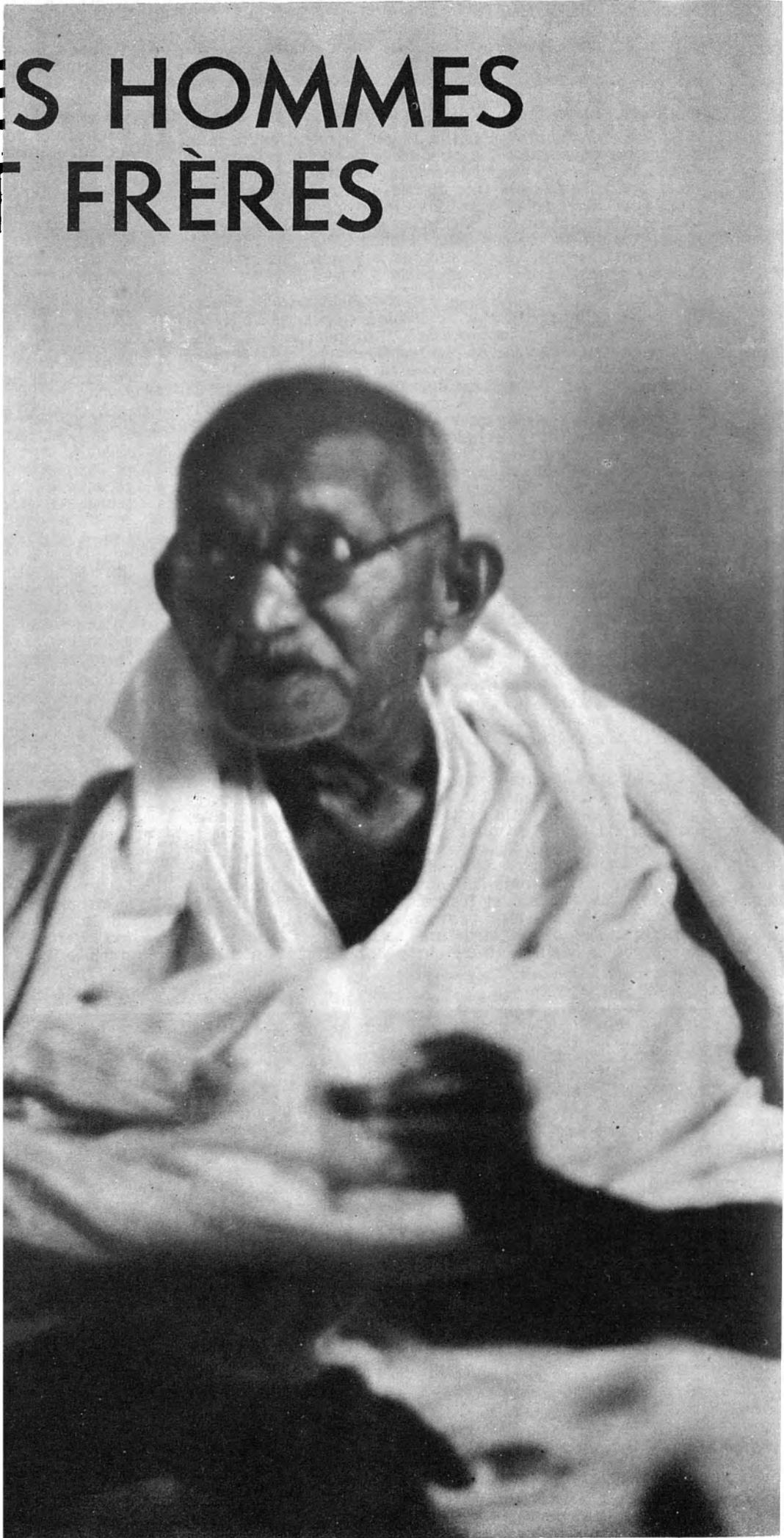
Culture de la papaya à Ceylan.

TOUS LES HOMMES SONT FRÈRES

Hommage de l'Unesco au Mahatma Gandhi

L'Unesco rend un hommage particulier au Mahatma Gandhi, à sa personne, à ses écrits, à l'homme dont l'influence spirituelle s'est étendue à travers le monde. Cet hommage se manifeste par la publication d'un livre intitulé *All Men Are Brothers* (Tous les hommes sont frères), qui présente la vie et la pensée du grand maître telles qu'elles apparaissent à travers ses écrits. Le but de cet ouvrage est d'illustrer et de faire mieux connaître les aspects divers de la personnalité et de l'œuvre de Gandhi. L'édition anglaise sera suivie par des versions française et espagnole. Dans les pages qui suivent, nous présentons un choix de pensées de Gandhi tirées de *All Men Are Brothers*, précédé, page 29, d'une introduction spécialement écrite pour cet ouvrage par Sarvepalli Radhakrishnan, Vice-Président de l'Inde. (L'édition anglaise est en vente au prix de 750 fr. fr.; 12/6 stg.; \$ 2.50).

Photo Henri Cartier-Bresson © Magnum Photos



Un maître exceptionnel se rencontre rarement. Plusieurs siècles peuvent s'écouler sans qu'aucun ne se manifeste. Il commence par vivre, se fait ainsi connaître, et ensuite seulement il donne aux autres l'exemple de sa propre vie. Tel était Gandhi. Sri Krishma Kripalani a réuni avec beaucoup de soin et de jugement des extraits de ses discours et de ses écrits qui donneront au lecteur quelque idée de la pensée de Gandhi, de l'évolution de son esprit et des méthodes pratiques qu'il avait adoptées.

La vie de Gandhi prenait ses racines dans la tradition religieuse de l'Inde, la recherche passionnée de la vérité, un profond respect de la vie, un idéal de détachement de toute chose, l'esprit de sacrifice qui permet la connaissance de Dieu. Il fut toute sa vie en quête de vérité : « Mon existence, mes actes et ma raison d'être sont tendus vers ce but. »

Une vie qui n'a aucune racine, qui manque de fondations profondes, est superficielle. Certains affirment qu'il nous suffit d'apercevoir le bien pour le faire. Il n'en est pas ainsi. Même lorsque nous savons où est la vérité, il ne s'ensuit pas que nous ferons un choix judicieux. Nous sommes dominés par des impulsions puissantes, nous sommes dans l'erreur, nous trahissons la lumière qui est en nous. « Dans l'état actuel des choses, si l'on se rapporte à la doctrine hindoue nous ne sommes que partiellement humains ; la partie la plus vulgaire de notre être est encore à l'état animal ; seule la domination de nos instincts les plus bas par l'amour peut détruire l'animal qui est en nous. » C'est en tâtonnant, en s'imposant une discipline austère que l'être humain avancera péniblement sur la route de l'accomplissement.

La religion de Gandhi était rationnelle et éthique. Il n'aurait pas accepté une pensée ne faisant pas appel à sa raison ou irrecevable pour sa conscience.

Si nous croyons en Dieu, non seulement avec notre intelligence mais avec tout notre être, nous aimerons tous les hommes, sans distinction de classe, de race, de nation ou de religion. Nous travaillerons pour l'unité de l'humanité. « Tous mes actes sont dictés par mon amour profond de l'humanité » ; « Je ne fais aucune distinction entre les membres de ma famille, mes concitoyens et les étrangers, qu'ils soient blancs ou de couleur, Hindous ou Indiens, de confessions différentes, musulmans, parsi, chrétiens ou juifs. Je puis dire que mon cœur n'a jamais été capable de faire une distinction. » « Grâce à une discipline acquise à force de prières, j'ai cessé depuis plus de quarante ans de haïr qui que ce soit. » Tous les hommes sont frères et aucun être humain ne devrait être un étranger pour un autre. Le bonheur de tous, *sarvodaya*, devrait être notre but. Dieu est le lien qui unit tous les êtres humains. Rompre ce lien, même avec notre pire ennemi, c'est mettre en pièces Dieu

en personne. Une certaine humanité existe même parmi les méchants.

Ceci nous amène naturellement à adopter la non-violence comme le meilleur moyen de résoudre tous les problèmes, nationaux et internationaux. Gandhi affirmait qu'il n'était pas un visionnaire mais un idéaliste pratique. La non-violence n'est pas seulement faite pour les saints et les sages mais pour le commun des mortels. « La non-violence est la loi de notre espèce, comme la violence est la loi des brutes. L'esprit est endormi chez la brute qui ne connaît d'autre loi que la force physique. La dignité de l'homme nécessite l'obéissance à une loi plus élevée — celle de la puissance spirituelle. »

GANDHI a été le premier dans l'histoire de l'humanité à étendre le principe de la non-violence de l'individu au plan social et politique. Il entra dans la politique dans le but d'expérimenter ses principes de non-violence et d'en faire reconnaître la validité.

« Certains de mes amis m'ont dit que la vérité et la non-violence n'ont aucune place dans la politique et les affaires mondiales. Je ne suis pas de cet avis. Je ne peux pas utiliser ces principes comme moyens de salut individuel. J'ai essayé de les introduire et de les appliquer dans la vie quotidienne. » « Pour moi, toute politique privée de religion est une erreur absolue, qu'il convient d'éviter à tout prix. La politique est l'affaire des nations et ce qui concerne le bien-être des nations doit être un des soucis d'un homme enclin à la religion, en d'autres termes, d'un homme en quête de Dieu et de la Vérité. Pour moi, Dieu et Vérité ne font qu'un, et si quelqu'un venait me dire que Dieu est un dieu de mensonge ou un dieu de torture, je refuserais de l'adorer. En politique donc, nous devons également établir le Royaume des Cieux. »

DANS la lutte pour l'indépendance de l'Inde, Gandhi insistait pour que nous adoptions avec modération des méthodes de non-violence et de souffrance. La position qu'il avait prise pour la liberté de l'Inde n'était pas basée sur une pensée haineuse à l'égard de la Grande-Bretagne. Nous devons haïr le péché mais pas le pécheur. « Pour moi, patriotisme et humanité sont une seule et même chose. Je suis patriote parce que je suis un homme et parce que je suis un humain. Je ne ferai aucun mal à l'Angleterre ou à l'Allemagne pour servir l'Inde. » Il pensait rendre service aux Anglais en les aidant à adopter pour l'Inde la solution juste. Il obtint non seulement la libération du peuple de l'Inde, mais aussi un accroissement des ressources morales de l'humanité.

Si nous voulons sauver le monde dans l'actuel contexte nucléaire, nous devons faire nôtres les principes de non-violence. Gandhi disait : « Je n'ai fait aucun geste lorsque j'ai appris qu'une bombe atomique avait détruit Hiroshima. Au contraire, je me suis dit : Si le monde n'adopte pas la non-violence, cela signifiera un suicide certain pour l'humanité. » Dans tout conflit futur, il n'est nullement certain qu'un des belligérants ne fera pas délibérément usage des armes nucléaires. Nous avons maintenant le pouvoir de détruire en un éclair aveuglant ce que nous avons soigneusement édifié au cours des siècles grâce à nos efforts et nos sacrifices. Par une campagne de propagande nous préparons les esprits humains à la guerre nucléaire. Des remarques provoquantes circulent librement à ce sujet. Nous sommes agressifs même dans les mots que nous employons ; jugements sévères, mauvaise volonté, colère, autant de formes insidieuses de la violence.

Parce que nous ne pouvons pas nous adapter aux nouvelles conditions imposées par la science, il est très difficile d'adopter des principes de non-violence, de vérité et de compréhension. Mais nous ne devons pas pour autant relâcher nos efforts. Alors que l'entêtement des leaders politiques répand la crainte dans nos cœurs, le bon sens et la conscience des peuples de la terre nous redonnent l'espérance.

Le monde se transforme à un tel rythme que nous ne pouvons pas savoir ce qu'il sera dans une certaine d'années. Nous ne pouvons pas prévoir ce que seront les courants de la pensée et des sentiments. Cependant, les années peuvent s'écouler, les grands principes de *satya* et *ashima*, de vérité et de non-violence, seront toujours nos guides. Ils sont les étoiles silencieuses qui montent une garde sacrée sur un monde turbulent et fatigué. Comme Gandhi, nous devons persister à croire fermement que le soleil brille au-dessus des nuages.

Nous vivons à une époque qui a conscience de sa propre défaite et de sa grossièreté morale, une époque où les vieilles certitudes s'effondrent, où les structures familières se craquèlent. L'amertume et l'intolérance vont en augmentant. La flamme créatrice qui a éclairé la grande société humaine languit. Dans sa déconcertante étrangeté, l'esprit humain donne des types opposés, un Bouddha ou un Gandhi, un Néron ou un Hitler. Nous sommes fiers de compter une de ces grandes figures parmi nos contemporains, d'avoir marché à ses côtés, de lui avoir parlé et d'avoir reçu d'elle la leçon d'une existence civilisée. Celui qui ne fait de mal à personne ne craint personne. Il n'a rien à cacher et il n'a pas de crainte. Il regarde ses semblables en face. Son pas est ferme, son corps droit et ses mots sont directs et justes. Platon a dit il y a longtemps : « Il y a toujours de par le monde quelques hommes inspirés dont les connaissances sont sans prix. »

Le monde est fatigué de la haine

Gandhi

★ Je ne suis pas un visionnaire. Je prétends être un idéaliste pratique. La religion de la non-violence ne s'adresse pas seulement aux saints, mais au commun des mortels. La non-violence est la loi de notre espèce comme la violence est la loi de la brute. L'esprit sommeille dans la brute, qui ne connaît d'autre loi que celle de la force physique. La dignité de l'homme requiert l'obéissance à une loi supérieure, à la puissance de l'esprit.

★ La non-violence, dans son sens dynamique, signifie « souffrance consciente ». Ceci ne veut pas dire humble soumission à la volonté des malfaiteurs, mais opposition complète de l'âme à la volonté du tyran. En obéissant à cette règle, un individu peut Jéfier la puissance d'un empire injuste, afin de sauver son honneur, sa religion, son âme et créer les conditions nécessaires à la chute ou au relèvement de cet empire.

★ Bien souvent, le bon découle du mauvais. Mais ceci est l'affaire de Dieu, non

Photo © Keystone

★ Je n'ai rien de nouveau à enseigner au monde. La vérité et la non-violence sont aussi vieilles que les montagnes.

★ Que des hommes puissent se sentir honorés par l'humiliation de leurs semblables a toujours été pour moi un mystère.

★ « Haissez le péché et non le pécheur » est un précepte qui est rarement mis en pratique, bien que facile à comprendre ; c'est pourquoi le poison de la haine se répand à travers le monde.

★ Il vous faut faire face au monde entier, même si vous devez être seul. Il vous faut regarder le monde en face, même si le monde vous regarde avec des yeux injectés de sang. Ne craignez rien. Faites confiance à cette petite chose qui réside en votre cœur et qui dit : « Abandonnez vos amis, votre femme, tout ; mais attestez l'existence de ce pour quoi vous avez vécu, et pour quoi vous aurez à mourir. »

★ Dieu a créé différentes croyances comme il en a fourni les dévots. Comment pourrais-je, même secrètement, penser que la foi de mon voisin est inférieure à la mienne et souhaiter qu'il l'abandonne pour embrasser la mienne ? Ami loyal et sincère, je ne puis que souhaiter et prier qu'il vive et se perfectionne dans sa propre foi. Dans la maison de Dieu, il y a bien des demeures, et toutes sont également sacrées.

★ Ne laissez personne — même pour un instant — nourrir la crainte qu'une étude respectueuse des autres religions puisse affaiblir ou ébranler sa foi en sa propre religion. La doctrine de philosophie hindoue considère toutes les religions comme contenant en elles-mêmes les éléments de la vérité ; elle enjoint envers toutes une attitude de profond respect. Ceci présuppose évidemment le respect de la religion de chacun. L'étude et l'appréciation des autres religions n'ont pas pour corollaire l'affaiblissement de ce respect ; elles devraient signifier l'extension de ce respect aux autres religions.

★ La plus grande force dont puisse disposer l'humanité est la non-violence. Elle est plus puissante que la plus puissante des armes de destruction élaborées par l'intelligence de l'homme. La destruction n'est

pas la loi des humains. L'homme vit libre parce qu'il est prêt à mourir, si besoin est, de la main de son frère, jamais en le tuant. Tout meurtre commis, toute blessure infligée, quelle qu'en soit la cause, est un crime contre l'humanité.

★ Si un homme atteint le cœur de sa propre religion, il atteint également le cœur des autres religions.

★ Mon expérience chaque jour enrichie et renforcée m'apprend qu'il n'y a pas de paix pour les individus ou les nations sans la pratique, dans la plus large mesure possible, de la vérité et de la non-violence. La politique des représailles n'a jamais été couronnée de succès.

★ Mon amour pour la non-violence est supérieur à toutes choses, terrestres ou supraterrrestres. Il n'est égalé que par mon amour de la vérité, qui est pour moi synonyme de non-violence, car c'est à travers la non-violence, et seulement grâce à elle, que je puis contempler et atteindre la vérité. Si ma conception de la vie ne fait aucune distinction entre les différentes religions de l'Inde, elle n'en fait pas davantage entre les différentes races. Pour moi, « un homme est un homme, en dépit de tout. »

★ La non-violence, telle que je l'entends, n'admet pas que l'on fuie devant le danger et que l'on laisse sans protection ceux qui nous sont chers. Entre la violence et la lâcheté, je ne puis que préférer la première. Il ne m'est pas possible de prêcher la non-violence à un lâche, pas davantage à inviter un aveugle à apprécier les paysages. La non-violence est le sommet de la bravoure. Je n'ai eu jusqu'ici aucune difficulté à démontrer la supériorité de la non-violence aux hommes ayant suivi l'école de la violence. Le lâche que je fus pendant des années préconisait la violence. Je n'ai apprécié la non-violence qu'à partir du jour où j'ai rejeté la lâcheté.

★ Ne sachant pas de quoi est faite la non-violence, nombre d'hommes ont cru sincèrement que la fuite systématique devant le danger constitue une vertu comparable à celle de la résistance, notamment quand le danger menace une vie humaine. Je prêche la non-violence, mais je dois, autant qu'il m'est possible, mettre en garde contre une conviction aussi indigne d'un homme.



verne soi-même de façon à ne jamais devenir une entrave pour son voisin. Aussi, dans un Etat idéal, il n'y a pas de pouvoir politique parce qu'il n'y a pas d'Etat. Mais l'idéal n'est jamais pleinement réalisé dans la vie. D'où la boutade classique de Thoreau : Le meilleur gouvernement est celui qui gouverne le moins.

★ J'apprécie la liberté individuelle, mais il ne faut pas oublier que l'homme est essentiellement un être social. Il s'est élevé à son statut actuel en apprenant à ajuster son individualisme aux exigences du progrès social. L'individualisme illimité est la loi de la jungle. Nous avons appris à établir un juste milieu entre la liberté individuelle et la contrainte sociale. La soumission volontaire à la contrainte sociale, dans l'intérêt du bien-être de la société tout entière, enrichit l'individu autant que la société dont il est l'un des membres.

★ La règle d'or de la conduite est la tolérance mutuelle, car nous ne penserons jamais tous de la même façon, nous ne verrons qu'une partie de la vérité et sous des angles différents. La conscience est une notion qui diffère selon les individus. Tandis qu'elle constitue un bon guide pour la conduite individuelle, l'imposition de cette conduite aux autres serait intolérable pour la liberté de conscience de chacun.

★ Les différences d'opinion ne devraient jamais être synonymes d'hostilité. S'il en était autrement, ma femme et moi serions des ennemis jurés l'un pour l'autre. Je ne connais pas deux personnes au monde qui n'aient pas eu des différences d'opinion, et comme je suis un fidèle du Gita, j'ai toujours tenté de considérer ceux qui n'ont pas les mêmes opinions que moi avec la sympathie que je porte à ceux qui me sont les plus proches et les plus chers.

★ Nous devons être heureux de mourir si nous ne pouvons pas vivre en hommes et en femmes libres.

★ Le gouvernement le plus despotique ne peut pas durer s'il ne dispose pas du consentement des gouvernés, et ce consentement est souvent obtenu de force par le despote. Dès que le sujet cesse de craindre la puissance despotique, le pouvoir de celle-ci disparaît.

★ Le vrai démocrate est celui qui, grâce à des moyens purement non-violents, défend sa liberté, par conséquent celle de son pays et finalement celle de l'humanité tout entière.

★ La véritable éducation consiste à tirer le meilleur de soi-même. Quel meilleur livre peut-il exister que le livre de l'humanité ?

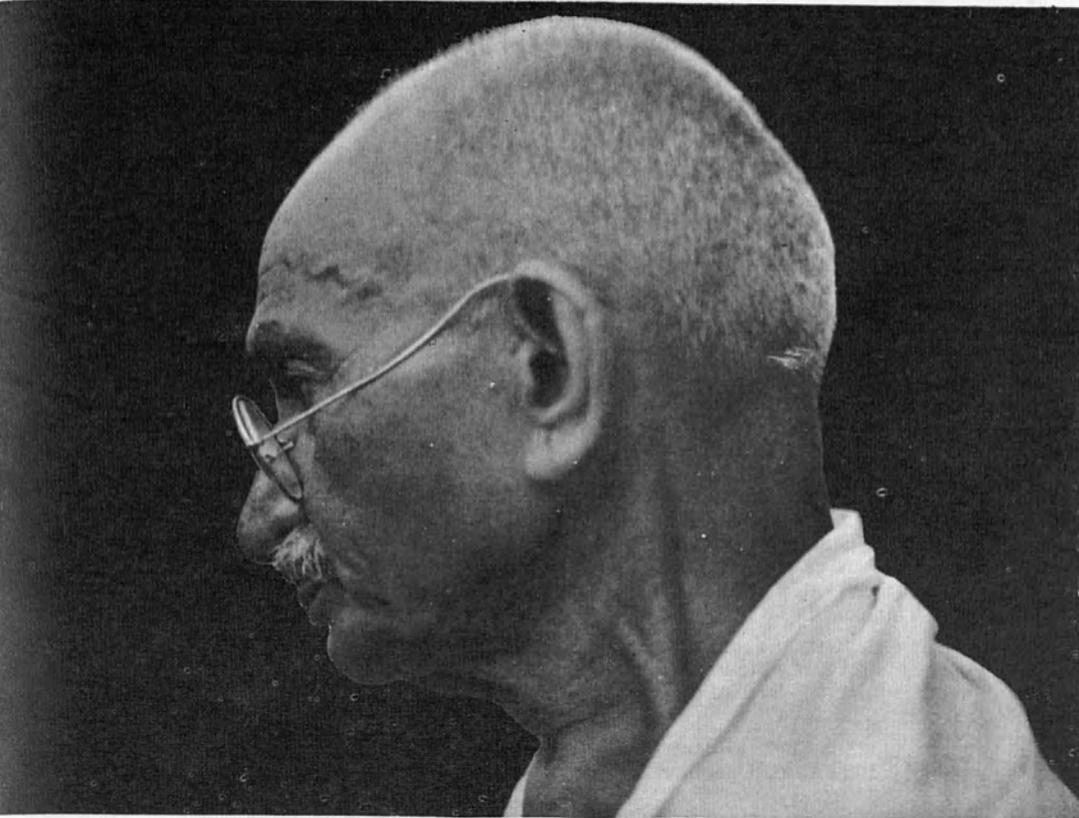


Photo © D.R.D. Wadia, " Panorama ", Bombay

des hommes. L'homme croit que seul le mal peut sortir du mal, comme le bon ne peut sortir que du bon... La morale que l'on peut légitimement tirer de la tragédie suprême de la bombe atomique est que la bombe ne sera pas détruite par des contre-bombes, comme la violence ne peut pas être détruite par la contre-violence. L'humanité ne pourra se libérer de la violence que par la non-violence. Seul l'amour peut vaincre la haine. En opposant la haine à la haine, on ne fait que la répandre, en surface comme en profondeur.

★ Il est impossible d'être internationaliste sans être nationaliste. L'internationalisme n'est possible que lorsque le nationalisme devient une réalité, c'est-à-dire quand des habitants de différents pays se sont organisés et peuvent agir comme un seul homme. Le nationalisme n'est pas un mal en soi, mais l'étroitesse d'esprit et l'égoïsme des nations modernes sont des fléaux. Chacun veut tirer profit de l'autre et s'élever sur ses ruines.

★ L'interdépendance est et doit être l'idéal de l'homme au même titre que l'indépendance. L'homme est un être social. Sans interrelations avec la société, il ne peut pas réaliser son identité avec l'univers ou se libérer de son égoïsme. Son interdépendance sociale lui permet de mettre sa foi à l'épreuve et de se prouver à lui-même, grâce à la pierre de touche de la réalité. Si l'homme était placé ou pouvait se placer de façon à être absolument indépendant vis-à-vis de ses semblables, il deviendrait si arrogant qu'il serait une charge pour la société. Le fait de dépendre de la société lui donne une leçon d'humilité.

★ Quelle est la cause du chaos actuel ? C'est l'exploitation non pas des nations faibles par d'autres plus fortes, mais de nations sœurs par d'autres nations sœurs. Et mon objection fondamentale au machinisme est basée sur le fait que c'est le machinisme qui a permis à ces nations d'en exploiter d'autres.

★ Ce que je demande est une transformation des conditions de travail. Cette folle course à la richesse doit cesser. Il faut assurer au travailleur, non seulement un salaire qui lui permette de subsister, mais une tâche quotidienne qui ne soit pas une simple corvée. A cette condition, la machine sera aussi utile à l'homme qui s'en sert qu'à l'Etat ou à celui qui la possède.

★ La démocratie, d'après l'idée que je m'en fais, devrait assurer au plus faible les mêmes opportunités qu'au plus fort. Seule la non-violence peut permettre d'aboutir à ce but.

★ La véritable source des droits est le devoir. Si nous faisons tous notre devoir, nos droits ne seront pas loin d'être assurés. Si nous négligeons nos devoirs, nos droits nous échapperont comme des feu-follets. Plus nous les poursuivrons, plus ils fuiront.

★ Le pouvoir politique, à mon sens, n'est pas une fin, mais un des moyens de permettre au peuple d'améliorer sa condition dans tous les domaines de la vie. Il permet de régulariser la vie nationale grâce aux représentants de la nation. Quand la vie nationale devient parfaite au point de se régulariser elle-même, la représentation nationale est inutile. On arrive alors à un état d'anarchie illuminée où chacun se gou-

Nos lecteurs nous écrivent

PEUT-ON ATTEINDRE LA PERFECTION ?

J'ai déjà fait connaître autour de moi la revue de l'Unesco, qui intéresse tous ceux qui sont avides de culture, qui aiment connaître les divers peuples et leurs cultures sans quitter leur fauteuil. En Algérie, je fais connaître la revue partout où je me trouve parce que je suis pour la Paix, une paix née de la compréhension mutuelle des peuples du globe. Cette compréhension est-elle vraiment réalisable sans un organisme international de vulgarisation de l'art, des croyances, des progrès sociaux, en un mot, de la culture ?

J'ai toujours été enchanté par les articles du Courrier. Dommage que certains gens continuent à systématiquement se plaindre des lacunes insignifiantes de certains articles. L'homme peut-il vraiment atteindre la perfection ?

Ma profession (militaire, sous-officier) ne semble nullement m'empêcher de m'intégrer dans des organisations culturelles. Depuis l'âge de raison, je n'ai qu'une passion : connaître ce qui a été fait, ce qui se réalise et ce qui, demain, se fera.

Doumbouya Ibrahim,
Secteur Postal 87 349, A.F.N.

L'AIR AUSSI DENSE QUE LE PLOMB !

Le très grand intérêt avec lequel je lis « Le Courrier de l'Unesco » et l'admiration que je porte à vos efforts me conduisent à être un lecteur aussi exigeant qu'attentif. C'est pourquoi je me permets de vous signaler deux erreurs scientifiques graves contenues dans votre numéro de novembre 1957 :

1. Pages 17-19 « 1200 savants... » « tirer notre pain quotidien de l'oxyde de carbone... » Il s'agit évidemment du composé CO₂ (en français « anhydride carbonique » à la rigueur « acide carbonique » ou « gaz carbonique ») et non pas du composé CO, toxique, fort heureusement absent de l'atmosphère des campagnes. L'erreur se retrouve à chaque occasion et provient du terme anglais équivalent.

2. page 20 « Un savant soviétique » « La densité de l'air... est si petite... qu'elle ne dépasse pas 10 à 18 grammes par centimètre cube »... c'est-à-dire à peu près la densité du plomb ou du platine ! Il fallait : 10 à 18 g par mètre cube, ce qui fait tout simplement un million de fois moins.

Je souhaite que vous acceptiez d'insérer une brève rectification sur ces deux points, afin de rétablir dans son intégrité le grand et nécessaire prestige du « Courrier »...

M. H. Friedel,
Professeur agrégé de sciences
au lycée Voltaire, Paris.

LA VALEUR D'UNE COURONNE

Dans votre numéro d'octobre 1958, (« Vivre cent ans, un rêve vieux comme

le monde »), un article nous apprenait que les habitants de « De Gambles by » (la ville des vieux) installée en plein cœur de Copenhague, au Danemark, reçoivent chacun 30 couronnes d'argent de poche par mois. Cet article nous dit en outre qu'une couronne danoise vaut environ 60 fr. Il est vrai que lorsque l'on change une couronne danoise, on obtient à peu près 60 fr. Il conviendrait plutôt d'examiner ce que les Danois peuvent acheter avec une couronne au Danemark. Il est alors facile de conclure que la couronne danoise est l'équivalent de 150 fr. et nous pourrions ainsi avoir une idée plus juste de ce que représente l'allocation d'argent de poche des « vieux » au Danemark.

Permettez-moi de terminer en adressant mes compliments aux éditeurs d'une publication qui est une des meilleures qui puissent exister.

E. Skovbo Jensen,
Fakse Lapeplads, Danemark.

BARAGOUIN ?

C'est parce que j'apprécie à sa juste valeur l'excellent travail effectué par les services de l'Unesco que je me permets de vous signaler une légère inexactitude que j'ai relevée dans un des articles parus dans le numéro de juillet du « Courrier de l'Unesco ». Dans cet article traitant du bilinguisme, Sir Ben Thomas cite la Hollande comme étant un pays bilingue — ceci n'est pas du tout exact. Nous parlons en Hollande plusieurs dialectes, certes, mais seulement une seule langue hollandaise. Peut-être Sir Ben Thomas a-t-il voulu parler de baragouin ?

Marian Gobius,
Voorburg, Pays-Bas.

RIEN DE MEILLEUR

Aucune revue de par le monde n'a une valeur supérieure à celle du « Courrier de l'Unesco »... Je vous adresse mes compliments pour les efforts que vous faites pour lui conserver sa grande classe.

David Hardman,
Hurstpierpoint, Angleterre.

UNE SCÈNE DE « PARSIFAL »

Félicitations pour votre numéro d'octobre (consacré à la vieillesse). J'ai été particulièrement frappé par la magnifique photographie qui illustre l'article d'Aldous Huxley (« Les plus grands ennemis de la liberté »). Cette photo se réfère au Festival de Bayreuth. Pouvez-vous me dire de quelle œuvre de Wagner la scène a été tirée ?

R. Stanford,
Londres.

N.D.L.R. — Il s'agit d'une scène du « Parsifal » de Richard Wagner, telle qu'elle est présentée aujourd'hui à Bayreuth. « Parsifal » fut la dernière œuvre de Wagner, c'est pourquoi on l'appelle parfois son « Adieu au monde ». Wagner y montre comment, ayant

trouvé le chemin de la renonciation, il s'élève au-dessus de ses propres souffrances, prend part à celles des autres et, dans une attitude de compassion, délivre le monde du péché et crée une nouvelle vie.

UNE ÉDITION ALLEMANDE

C'est grâce à un ami que j'ai fait la connaissance de votre revue. Elle m'intéresse beaucoup et je désirerais savoir s'il existe quelque probabilité de voir paraître une édition en langue allemande ? Les numéros en ma possession sont principalement en anglais, mais je constate qu'il existe des éditions en langues française, espagnole et, récemment, russe. D'après moi, votre revue soulèverait un grand intérêt dans les régions de langue allemande, mais une connaissance suffisante de l'une des langues de travail de l'Unesco, qui permettrait au lecteur de comprendre les articles hautement qualifiés du « Courrier », est rare. Je pense donc qu'une édition allemande serait très utile.

Hans Friedmann,
Berlin-Lichterfelde,
Weddigenweg 45, Allemagne fédérale.

N.D.L.R. — La publication d'une édition allemande est sérieusement envisagée.

NOUVEAUX ABONNEMENTS

Depuis longtemps déjà, je désire vous écrire, à la fois pour vous remercier et vous féliciter pour la revue si instructive et si complète que vous publiez. En témoignage de ma gratitude, j'ai fait connaître votre revue à mes amis et même à des personnes avec qui je suis en contact depuis peu de temps. Je suis heureux d'être en mesure de vous apporter de nouveaux abonnements.

M. E. Kitabwalla,
Monbasa, Kenya.

LA ROUE

La roue (la roue et l'essieu) est une des six machines les plus simples, les autres étant le levier, la poulie, le plan incliné, le coin et la vis. On a dit que la roue était l'invention la plus marquante de l'homme. Il est certain que la roue a joué un rôle immense au cours de l'évolution de l'homme, un rôle bien plus important que les autres éléments de son outillage. Pour nous, transport est synonyme de roue. Sans le secours de la roue, nous ne pourrions que dévaler les torrents, grimper au sommet des montagnes, nous déplacer à cheval ou traverser le désert à dos de chameau. La roue nous a permis de disposer de moyens de transport variés et perfectionnés, qui ont permis une large évolution du commerce et des contacts entre les différents peuples de la terre. La roue a une très, très longue histoire... Est-ce que le « Courrier de l'Unesco » ne pourrait pas lui consacrer un numéro tout entier ?

H.T. McClure,
New Albany, Ind. U.S.A.



M. Vittorino Veronese (à gauche), nouveau Directeur général de l'Unesco, confère avec M. Luther H. Evans au cours de la récente Conférence Générale de l'Unesco à Paris.

VITTORINO VERONESE

nouveau Directeur général de l'Unesco

LA Conférence générale de l'Unesco, réunie à Paris en novembre, pour sa dixième session, a élu M. Vittorino Veronese Directeur général de l'Organisation, succédant à M. Luther H. Evans. Elu pour six ans, le nouveau Directeur général est entré en fonction le 5 décembre, après la clôture de la session de la Conférence.

M. Veronese a été élu par 50 voix contre 20, quatre délégations s'étant abstenues. C'est la première fois que la direction d'une institution des Nations Unies est confiée à un Italien.

Né à Vicence en 1910, M. Veronese apporte à l'Unesco une remarquable expérience d'animateur des relations culturelles, d'administrateur, de promoteur de la coopération internationale, principalement dans les domaines économique et social. Docteur en droit, avocat, puis professeur à l'Institut de Sciences sociales de l'Athenaeum Angelicum de Rome, M. Veronese a été secrétaire général de l'Institut Catholique d'Activité sociale en 1944, avant d'en devenir le président.

Avant cette date, il avait fait partie d'un groupe d'intellectuels et d'universitaires démocrates dont le mouvement s'exprimait dans la revue *Studium*, que M. Veronese a dirigée. C'est ce groupe (où figuraient des hommes tels que De Gasperi, Gonella, Vanoni) qui, en 1943, rédigea le « Codice di Camaldoli », manifeste d'action sociale inspiré des principes de la démocratie. A la même époque,

M. Veronese était devenu secrétaire central du « Mouvement catholique des diplômés universitaires », qui s'efforçait de défendre, dans les milieux universitaires, la cause de la dignité et de la liberté.

Depuis 1944, il a été appelé dans son pays à de nombreuses et importantes activités : président de l'Action catholique italienne, membre du conseil d'administration de la Fondation « Premi Roma » pour la jeunesse, président de l'Association des Intellectuels Réfugiés en Italie, président de l'Institut Central de Crédit, président du « Consorzio di Credito per le Opere Pubbliche », membre du comité de direction de l'Institut italien pour l'Afrique.

M. Veronese s'est intéressé de très près aux travaux de l'Unesco depuis que l'Italie est devenue membre de l'Organisation, en 1948. Depuis lors, membre de la délégation italienne, il a pris part à toutes les sessions de la Conférence générale. Membre de la Commission nationale pour l'Unesco, dans le comité des sciences sociales, il a été l'animateur de nombreuses activités de l'Unesco en Italie. En 1952, il est entré au Conseil exécutif de l'Organisation, conseil dont il a été élu président en 1957. Comme membre du Conseil, il a été le promoteur d'une série de rencontres qui ont abouti à une nouvelle structure du programme de l'Unesco et, en particulier, à l'institution des « Projets Majeurs » auxquels l'Organisation consacre aujourd'hui une grande part de ses ressources.

Latitudes et Longitudes

LE 81^e ETAT MEMBRE de l'Unesco est l'Albanie, dont le représentant a signé, à Londres, au nom de son Gouvernement, l'Acte constitutif de l'Unesco, déposé au Foreign Office.

FORMATION DE JOURNALISTES. — *Quinze personnalités du monde de l'Information — éditeurs, professeurs, hauts fonctionnaires, journalistes — représentant treize pays de l'Amérique Latine ont proposé la création en Amérique Latine d'un centre international d'Enseignement supérieur du Journalisme au cours d'une réunion qui s'est tenue à l'Université Centrale de Quito. Le Gouvernement de l'Equateur a offert de mettre cette université à la disposition du futur Centre, dont le but sera essentiellement de former des professeurs de journalisme. La réunion était organisée par l'Unesco avec l'aide du Gouvernement de l'Equateur.*

Les délégués ont examiné le travail du Centre d'Enseignement Supérieur du Journalisme, fondé à Strasbourg en 1957 grâce à la collaboration de l'Unesco, des autorités françaises et des organismes professionnels. Cet établissement est destiné principalement à l'Europe et aux régions voisines de l'Europe, en Afrique et au Proche-Orient.

PROBLEMES DE LA SALINITE. — Deux réunions de savants qui se consacrent à l'étude des problèmes des régions arides et semi-arides, ont eu lieu récemment en Iran.

Il s'agit, en premier lieu, de la

quatorzième session du Comité consultatif de recherches sur la zone aride, organisme qui a pour fonction de guider l'Unesco dans l'élaboration et l'exécution de son programme de recherches.

D'autre part, et en liaison avec la réunion du Comité, le gouvernement iranien a accueilli un « Colloque Unesco-Iran », dont l'objet était de permettre à un certain nombre de savants, spécialistes des problèmes de la salinité dans les zones arides, de présenter et de discuter des comptes rendus de recherches originales sur ces problèmes.

EXPOSITION UNESCO A MINSK. — *Pour offrir au public de Minsk, capitale de la Biélorussie, une vue d'ensemble de la dixième session de la Conférence générale de l'Unesco, une exposition spéciale a été organisée à la Bibliothèque nationale d'Etat. Périodiques, brochures, affiches illustrées fournies par la Commission nationale soviétique pour l'Unesco présentent aux visiteurs les travaux que réalise cette institution spécialisée des Nations Unies et définissent les principaux problèmes soumis à la Conférence générale.*

AGRICULTURE MONDIALE. — Le développement régulier de la production agricole constaté depuis la fin de la guerre s'est arrêté au cours de l'année 1957-1958. Ce fait ressort du rapport annuel de l'Organisation des Nations Unies pour l'Alimentation et l'Agriculture (FAO). Au cours de cette période, l'indice préliminaire de production mondiale de la FAO a atteint 119 au lieu de 120 l'année précédente ; tandis que le chiffre de production

par habitant diminuait de 109 à 107.

Cependant la production a continué à se développer dans le Proche-Orient et, dans une moindre mesure, en Europe, en U.R.S.S. et en Amérique Latine. Il n'y a pas eu d'accroissement dans la plupart des pays d'Asie, où des chiffres records avaient été atteints en 1956-1957, et la production a diminué de façon sensible en Afrique, en Océanie et particulièrement en Amérique du Nord.

H. STASSEN ACCEPTE UN POSTE DE L'UNESCO. — *Harold E. Stassen, jusqu'à ces derniers temps conseiller spécial du Président des Etats-Unis pour les questions de désarmement, a accepté le poste de conseiller spécial de l'Unesco auprès du gouvernement turc à l'Université technique du Moyen-Orient. Cet établissement, qui comporte une école d'administration, une école d'ingénieurs et un institut d'architecture, se trouve à Ankara. En collaboration avec le gouvernement turc, M. Stassen s'occupera de l'organisation des autres facultés, notamment de la création d'un institut agronomique, et de la coordination des programmes qui sont destinés à répondre au besoin urgent de techniciens qui se fait sentir au Moyen-Orient.*

LA BATAILLE DE L'OPIUM. — L'Iran a adopté en 1955 une loi interdisant la culture et la consommation de l'opium. Le Dr William Ossenfort, de l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS), qui a passé cette année cinq mois dans le pays à titre de conseiller du gouvernement, a constaté que les résultats obtenus constituaient un magnifique exemple de progrès. Dans un pays où la culture et la consommation de l'opium avaient constitué pendant plus d'un siècle les moyens d'existence d'une grande partie de la population, le nombre des toxicomanes est passé, au centre de traitement de Téhéran, de 800 à moins de trente. Des diminutions du même ordre ont été enregistrées dans d'autres grandes villes.

LE TRAVAIL DE L'INFIRMIERE. — *Selon un rapport de l'Organisation internationale du Travail, le salaire d'une infirmière est inférieur à celui des ouvriers dans l'ensemble de l'industrie, et dans la plupart des pays on ne tient nullement compte des études nécessaires et des responsabilités confiées à cette profession. Le rapport, basé sur des renseignements recueillis dans 54 pays et territoires, vient d'être étudié par des spécialistes de 15 pays, réunis par l'OIT pour discuter des conditions de travail de l'infirmière. Dans plus de la moitié des pays cités dans le rapport, le salaire d'une infirmière-chef dépasse de 20 % à peine celui d'une débutante.*

CONTRE L'ABUS DES RAYONS X

UN avertissement sur les dangers que peut présenter l'emploi abusif des rayons X au cours des examens radiologiques, a été lancé par le professeur Zénon M. Bacq, de l'Université de Liège, lors de la récente assemblée générale du Conseil des Organisations des Sciences médicales (CIOMS), réunie à la Maison de l'Unesco, à Paris.

Soulignant qu'il convient d'attirer l'attention des médecins sur la nécessité de diminuer les quantités de radiations administrées pendant les manœuvres de radiodiagnostic, M. Bacq a déclaré notamment :

« Les spécialistes pensent que, si tous ceux qui font des examens radiologiques étaient bien entraînés et utilisaient des appareils appropriés, et si les médecins ne demandaient pas à leurs collègues radiologues des examens inutiles ou d'utilité médiocre, il serait possible de diminuer la dose distribuée à la population, à moins du quart de ce qu'elle est actuellement, et cela sans porter atteinte à l'information, à la contribution si précieuse que la radiographie et la radioscopie apportent au diagnostic des maladies. »

M. Bacq a proposé l'organisation par le C.I.O.M.S. d'un colloque à propos de cette question, qui réunirait des radiologues, des chirurgiens, des médecins, des gynécologues, des dentistes.

A la suite de cette intervention, les délégués ont montré qu'il faut protéger non seulement les malades mais aussi les médecins. Ils ont souligné que si les radiologues connaissent bien leurs appareils et prennent les précautions qui s'imposent, de nombreux chirurgiens s'exposent à des risques inutiles.

L'originalité des cultures

SON RÔLE
DANS LA COMPRÉHENSION
INTERNATIONALE

Richard McKeon - Shih-Hsiang Chen
E. Stuart Kirby - Bhikhan Lal Atreya
Suniti Kumar Chatterji - Alain Danielou
Edgar Sheffield Brightman - John Somerville
Francisco Ayala - Silvio Zavala
Leopoldo Zea - Pedro Bosch-Gimpera
Michel Leiris - Marcel Griaule



L'Unesco a entrepris la publication d'une série d'études et d'enquêtes sur la situation actuelle de la culture des différents peuples du monde et des relations entre ces cultures. A ce travail ont participé un grand nombre d'hommes de science, d'historiens, d'ethnologues, d'humanistes, de philosophes qui ont exprimé leurs opinions personnelles sur la culture de leur propre pays ou des régions qu'ils connaissent particulièrement bien.

Toutes ces contributions ont été étudiées par un comité d'experts qui ont choisi celles qu'ils estimaient les plus significatives. Ces essais sont publiés dans le présent ouvrage dont une déclaration du comité constitue la conclusion. La liste des auteurs comprend : Richard McKeon, Shih-Hsiang Chen, E. Stuart Kirby, Bhikhan Lal Atreya, Suniti Kumar Chatterji, Alain Danielou, Edgar Sheffield Brightman, John Somerville, Francisco Ayala, Silvio Zavala, Leopoldo Zea, Pedro Bosch-Gimpera, Michel Leiris, Marcel Griaule. 410 pages 550 fr. \$2.00 11/- stg.

Le volume X de « Etudes à l'Etranger », guide publié chaque année par l'Unesco, vient de paraître. On y trouve des informations sur environ 75 000 possibilités d'études offertes en 1958/1959. Il est tenu compte dans ce véritable Répertoire international des Bourses et Echanges, de toutes les possibilités d'études à l'étranger ; non seulement de celles qui sont fournies par les Nations Unies, les institutions spécialisées et les autres organisations internationales, mais aussi par les gouvernements, les universités, les associations professionnelles ou culturelles de 109 pays et territoires. Les renseignements complets sont donnés sur tous les programmes.

De plus, le volume X d'« Etudes à l'Etranger » comprend un rapport qui fait suite à une enquête de six ans sur les étudiants étrangers. Ce rapport montre qu'on peut estimer à 165 000 le nombre des étudiants effectuant les études supérieures dans des pays autres que le leur. En outre, l'ouvrage comprend une liste des organisations qui dans 59 pays peuvent fournir des renseignements et une aide pratique à ceux qui veulent poursuivre leurs études à l'étranger.

« Etudes à l'Etranger » est un ouvrage de référence indispensable aux étudiants, à toutes les bibliothèques, centres d'information et associations estudiantines, etc.

Prix : 900 fr. fr. ; U.S. \$3 ; 15/- stg. Trilingue : anglais, français, espagnol.



OU OBTENIR LES PUBLICATIONS DE L'UNESCO ?

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste.

Les paiements peuvent être effectués dans la monnaie du pays. Les prix de l'abonnement annuel au « COURRIER DE L'UNESCO » sont mentionnés entre parenthèses, après les adresses des agents.

ALGÉRIE. — Editions de l'Empire, 28, rue Michelet, Alger. (500 fr.).

ALLEMAGNE. — R. Oldenbourg K.G., Unesco-Vertrieb für Deutschland, Rosenheimerstrasse 145, Munich 8. (DM 6).

AUTRICHE. — Verlag Georg Fromme et C., Spengergasse 39, Vienne V. (Sch. 37.50).

BELGIQUE. — Office de Publicité S.A., 16, rue Marco, Bruxelles CCP 285.98. N.V. Standaard-Boekhandel, Belgielei 151, Anvers. Pour le « Courrier » seulement : Louis de Lannoy, 47, rue du Midi, Bruxelles. CCP 3380.00 (100 fr. belges).

BRESIL. — Livraria Agir Editora, Rua Mexico, 98-B, Caixa Postal 3291, Rio de Janeiro.

BULGARIE. — Raznoiznos, 2, Tzar Assen Sofia.

CAMBODGE. — Librairie Albert Portail, 14, Avenue Bouilloche, Phnom-Penh.

CANADA. — Queen's Printer, Ottawa, Ont. (\$ 3.00).

CHILI. — Editorial Universitaria, S. A., Avenida B. O'Higgins 1058, casilla 10220 Santiago (pesos 1.100).

CONGO BELGE. — Louis de Lannoy, 47, rue du Midi, Bruxelles (Belgique). CCP 3380.00.

DANEMARK. — Ejnar Munksgaard Ltd, 6, Norregade, Copenhagen K. (Kr. 12).

ESPAGNE. — Pour le « Courrier de l'Unesco » : Ediciones Iberoamericanas, S.A., Pizarro 19, Madrid. (Pts 70). Autres publications : Libreria Cientifica Medinaceli, Duque de Medinaceli, 4, Madrid.

ETATS-UNIS. — Unesco Publications Center, 801 Third Avenue, New York 22, N.Y. (\$ 3), et, sauf pour les périodiques : Columbia University Press, 2960 Broadway, New York 27, N.Y.

FINLANDE. — Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu, Helsinki. (mk. 540).

FRANCE. — Librairie Unesco, Place de Fontenoy, Paris, CCP Paris 12.598-48. Vente en gros : Unesco, Section des Ventes, Place de Fontenoy, Paris (7^e). (500 fr.).

GRECE. — Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

HAÏTI. — Librairie « A la Caravelle » 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince.

HONGRIE. — Kultúra P. O. Box 149, Budapest, 62.

INDE. — Orient Longmans Private Ltd : 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13. Indian Mercantile Chamber, Nicol Rd., Bombay 1. — 36a, Mount Road, Madras 2. Gunfoundry Road, Hyderabad 1, Kanson House, 24/1 Asaf Ali Road, P. O. Box 386, Nouvelle Delhi.

Sous-Dépôts : Oxford Book and Stationery Co., Scindia House, New Delhi. Rajkamal Prabhakar Private Ltd., Himalaya House, Hornby Rd., Bombay (Rs. 6.70).

IRAN. — Commission nationale iranienne pour l'Unesco, avenue du Musée, Téhéran.

IRLANDE. — The National Press, 16, South Frederick Street, Dublin (10/-).

ISRAËL. — Blumstein's Bookstores, Ltd., 35, Allenby Road and 48, Nahlat Benjamin Street, Tel-Aviv. (£ 1. 4).

ITALIE. — Libreria Commissionaria Sansoni, Via Gino Capponi 26, Casella Postale 552, Florence. (lire 950).

JAPON. — Maruzen Co Ltd., 6, Tori-Nichome, Nihonbashi, P.O. Box 605 Tokyo Central, Tokyo. (Yen 500).

LIBAN. — Librairie Universelle, Avenue des Français, Beyrouth.

LUXEMBOURG. — Librairie Paul Bruck, 33, Grand'Rue, Luxembourg.

MAROC. — M. Paul Fekete, 2, rue Cook, Tanger. (500 fr. f.).

MARTINIQUE. — Librairie J. Bocage, 15, Rue Ledru-Rollin, Fort-de-France. (500 fr. f.).

MEXIQUE. — E.D.I.A.P.S.A., Libreria de Cristal, Pérgola del Palacio de Bellas Artes, Apartados Postal 8092, México I. D. F. (pesos 17.60).

MONACO. — British Library, 30, Blvd des Moulins, Monte-Carlo. (500 fr.).

NORVEGE. — A.S. Bokhjornet, Stortingsplass 7, Oslo. (Kr. 10).

NOUVELLE-CALÉDONIE. — Reprex, Av. de la Victoire, Immeuble Paimbouc, Nouméa (100 fr. CFP).

NOUVELLE-ZÉLANDE. — Unesco Publications Centre, 100, Hackthorne Road, Christchurch. (10/-).

PAYS-BAS. — N.V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout 9, La Haye. (fl. 6).

POLOGNE. — Centre de Distribution des Publications Scientifiques PAN, Palac Kultury i Nauki, Varsovie. (zl. 50).

PORTUGAL. — Dias & Andrada Lda Livraria Portugal, Rua do Carmo, 70 Lisbonne.

ROUMANIE. — Cartimex, Str. Aristide-Briand 14-18, P.O.B. 134-135, Bucarest.

ROYAUME-UNI. — H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E.1. (10/-).

SUEDE. — A/B C.E. Fritzes, Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan 2, Stockholm, 16 (Kr. 7.50).

SUISSE. — Europa Verlag, 5, Rämistrasse, Zurich. C.C.P. Zurich VIII/23383. Payot, 40, rue du Marché, Genève. C.C.P. 1-236. (Fr. s. 6,50).

TCHÉCOSLOVAQUIE. — Artia Ltd. 30, Ve Smekáč, Prague 2.

TUNISIE. — Victor Boukhors, 4, rue Nocard, Tunis. (500 fr. f.).

TURQUIE. — Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul.

UNION SUD-AFRICAINE. — Van Schaik's Bookstore, Libri Building, Church Street, P.O. Box 724, Pretoria. (10/-).

U.R.S.S. — Mezhdunarodnaja Kniga, Moscou, G-200.

URUGUAY. — Unesco Centre de Coopération Científica para America Latina, Bulvar Artigas 1320-24, Casilla de Correo 859, Montevideo. Oficina de Representación de Editoriales Plaza Cagancha 1342-1^o piso Montevideo. (Pesos 10).

VIET-NAM. — Librairie Papeterie Xuan-Thu, 185-193, rue Tu-Do, B.P. 283, Saigon.

YUGOSLAVIE. — Jugoslovenska Knjiga, Terazije 27/11, Belgrade.



Photo © Venkatesh, Pondichéry

CONSTRUIRE UN CONTINENT. Sur sa superficie de 25 millions de kilom², moins d'un tiers des terres émergées, l'Asie compte 1.400 millions d'hommes, soit 55 % de la population du monde. Chaque année le nombre des habitants du continent asiatique augmente de 15 millions. Grâce à ses

extraordinaires ressources en main-d'œuvre et ses connaissances techniques toujours accrues, l'Asie est aujourd'hui engagée sur la voie de vastes transformations dont les répercussions se feront sentir dans le monde entier. Cette photo montre la construction en Inde d'un échafaudage de bambous.